

**DES D'A
UJOU
RD'HUI**
**FE MUSI
STI VAL QUES**

**2
010**

ARCHIPEL

**Revue
de presse**

ARCHIPEL.ORG

Même / Différent

GENÈVE

Dedans / Dehors

**19 - 28
MARS**

Festival
Archipel
8 rue de
la Coulou-
vreniere
1204
Genève

Diffusions de concert et interviews RSR - ESPACE 2

Concert vendredi 19.mars 20h Pierrot serviteur de deux maîtres

Ensemble TM+

Laurent Cuniot, chef d'orchestre et Alexandros Markéas, compositeur, Marc Texier, directeur du Festival Archipel.

Concert enregistré par RSR-Espace 2.

Diffusion le 28 mars 2010 de 20h à 22h30, «Musique d'avenir» par Anne Gillot

Concert samedi 20 mars 17h Fixé / Live

Ensemble Contemporain du Conservatoire de Genève

Antonin Servièrre, Marc Garcia-Vitoria, Luis Naon et Michael Jarrell, compositeurs.

Concert enregistré par RSR-Espace 2.

Diffusion le 4 avril 2010 de 20h à 22h30, «Musique d'avenir» par Anne Gillot

Concert dimanche 21 mars 17h Scratch Data

Lauréats du Concours de Genève - Percussion

Franck Bedrossian, compositeur, Rémi Durupt, percussionniste et Didier Schnorhk, directeur du Concours de Genève

Concert enregistré par RSR-Espace 2

Diffusion le 11 avril 2010 de 20h à 22h30, «Musique d'avenir» par Anne Gillot

Concert mardi 23 mars 20h L'âme se souvient / Die Seele erinnert sich

Ensemble Contrechamps & Centre de musique ancienne du Conservatoire de Genève

Klaus Huber, compositeur, Max Engel, violoncelliste et Abdelatif Lâabi, récitant.

Concert enregistré par la RSR-Espace 2

Diffusion le 18 avril 2010 de 20h à 22h30, «Musique d'avenir» par Anne Gillot.

Concert jeudi 25 mars 20h Carte blanche-rouge

Ensemble Mondrian e Vortex

Gérard Zinsstag, Andreas Stauder et Michel Roth compositeurs

Concert enregistré par RSR-Espace 2

Date de diffusion non connue

Concert vendredi 26 mars 20h 2 / 2 = 1

Ensemble Makrokosmos

Bahar Dördüncü, pianiste et François Volpé, percussionniste.

Concert enregistré par RSR-Espace 2

Diffusion le 9 mai 2010 de 20h à 22h30, «Musique d'avenir» par Anne Gillot.

Concert samedi 27 mars 20h Points / Lignes

Ensemble Arc en Ciel

Concert enregistré par RSR-Espace 2

Date de diffusion non connue

RADIOS ET TELEVISIONS

19 mars : **Radio cité** de 7h à 8h

Pascal Décaillet avec Marc Texier

21 mars : **RSR / la première**

Forum avec Marc Texier

22 mars : **Léman Bleu** (en boucle toute la semaine toutes les 2 heures)

22 mars : **RSR / Espace 2**

Dare Dare interview de Pauline Julier et annonce du festival

23 mars : **One FM**, 16h

l'Organizer diffusion le 24 de 10h30 à 10h45 avec Marc Texier

26 mars : **RSR / Espace 2**

Dare Dare avec Carlo Grätzer

26 mars : **Radio Cité**

Le bon plan du jour avec Marc Texier

19 avril : **France Musique**

Les lundis de la contemporaine (compte-rendu du festival Archipel)

À L'AFFICHE Spectacles



Yves Jamait dénonce tous les miroirs aux alouettes.

Sandra Nkake (jazz soul); la révélation du dernier Cully Jazz Festival! Epicentre - Collonge-Bellerive - sa. 6 mars à 20 h 30.

Temps & Musique - Le Quatuor Brentano jouera des œuvres de Schubert, à la grande salle de la Colombière à Nyon - di. 7 mars à 11 h 15 -

ainsi que des pages supplémentaires de Britten au Conservatoire de Genève - lu. 8 mars à 20 h 30.

La boîte à bonheur, par la compagnie «Les Tournefols». La rencontre entre le jour et la nuit, la chaleur et le froid... pour enfants dès 4 ans. La Traverse - me. 17 mars à 14 h 30.

Infuser une âme: Claude-Inga Barbey invite Virginia Woolf; avec Séverine Bujard et Doris Ittig. La Comédie de Genève - du 19 au 31 mars; ma. et ve. à 20 heures; me. je. et sa. à 19 heures; di. 28 mars à 17 heures.

Archipel 2010: festival des musiques d'aujourd'hui. Concerts, spectacles vidéo, chorégraphies, installations sonores et films à Genève et en France voisine - du ve. 19 au di.

28 mars. Infos sur www.archipel.org

Yves Jamait: chansons réalistes. Usine à Gaz, Nyon - sa. 20 mars à 21 heures.

L'Orchestre philharmonique royal de Liverpool, sous la direction de Vasily Petrenko, avec le concours de Jean-Yves Thibaudet, pianiste, et Lea Boesch, altiste, jouera des œuvres de Bruch, Grieg, Tippett et Elgar. Victoria Hall - me. 24 mars à 20 h 30.





Accès abonnés

Nom d'utilisateur

Mot de passe

Se connecter

Comment s'abonner ?

A gagner
Mozart:
Cercle de
l'Harmonie



A gagner
Arvo Pärt
In Principio

ARVO PÄRT
IN PRINCIPIO

APPLAUDIR

Festival Archipel
Genève, Annemasse. Du 19 au 28 mars 2010

par **Dominique Dubreuil**

mardi 9 mars 2010

Festival Archipel

Genève (Suisse)
Annemasse, Annecy (74)...
Du 19 au 28 mars 2010

20 événements, 13 concerts, 3 spectacles, 2 installations... En ces temps d'anniversaire galopante – 200 bougies par ci, 35 par là, on s'épuise à souffler pour éteindre sur les pâtisseries –, la discrétion d'Archipel sur le rappel de sa date fondatrice (secret bancaire ?) fait plaisir. La Xième édition, donc, de cet inventif et indispensable Festival des bords Lémaniques s'articule autour de dualités : même / différent, dedans/dehors. Une occasion pendant 10 jours d'interroger les grands aînés (Schnebel, Boulez, Huber, Nono, Crumb, Bayle, Ligeti, Xenakis) et les héritiers (Rihm, Murail, Pauset, Jarrell), la musique « en face » de la littérature (Darwich, Borges), tout en privilégiant la découverte des foisonnants essais de la jeune création internationale.



Et les premiers jouets de la jeune lumière

Archipel..., un beau nom : tiens, au singulier, un titre boucourechlevien... de navigation entre les îles, « Salut ! divinités par la rose et le sel, Et les premiers jouets de la jeune lumière, Îles... Dans la rumeur des ceintures de mer, Vous m'êtes à genoux de merveilleuses Parques, Rien n'égale dans l'air les fleurs que vous placez, Mais dans la profondeur, que vos pieds sont glacés ! » ...Non, rien n'égale la splendeur antiquissime de Paul Valéry, et on a plaisir – pour soi-même, égoïstement, puis pour les lecteurs conviés à la navigation métaphorique sur le Net – à placer la nouvelle session genevoise sous un tel patronage. Archipel a la saine habitude des thématiques vigoureuses, et 2010 n'échappe pas à la règle, mais installe des couples-antithèses : identité-différence, modèle-reprise, dedans-dehors... Avant d'examiner cela, rappelons les données statistiques et le bon vieux quantitatif, miroir du plus discret qualitatif : « 13 concerts, 3 spectacles, 2 installations, 2 conférences. Au total 63 œuvres de 62 compositeurs par 82 ensembles et solistes, dont 27 en créations mondiales et 1ères suisses. Auteurs originaires de 18 pays. Et côté jeunes, 25 moins de 40 ans (dont 14 Suisses) »... N'en jetez plus, la coupe est pleine, cette page aussi. Mais c'est gage d'inventivité pendant les dix jours de ce Festival de haute culture, piloté par le compositeur Marc Texier, qui multiplie les rapprochements avec la littérature et l'histoire visuelle...

Des séries infinies de temps

Ainsi de ce chapitre-concert des « Sentiers qui bifurquent », haut-lieu des divagations fascinantes par leur écriture rigoureuse et anti-émotive que Jorge Luis Borges a imaginées au cœur de ses Fictions. « Je sais que de tous les problèmes, aucun ne l'inquiète et ne le travaille autant que le problème abyssal des temps. Eh bien c'est le seul problème qui ne figure pas dans Les Sentiers. Il n'emploie pas le mot qui veut dire temps. C'est une énorme devinette ou parabole dont le thème est le temps ; cette cause cachée lui interdit la mention de son nom... Car il ne croyait pas à un temps uniforme, absolu, mais à des séries infinies de temps, à un réseau croissant et vertigineux de temps divergents, convergents et parallèles, cette trame de temps qui s'approchent, bifurquent ou s'ignorent pendant des siècles embrasse toutes les possibilités... ». Les jeunes compositeurs – Pauline Julier, pour la scénographie, Xavier Lavorel, pour l'électronique –, sont nés en la même année, 1981 : revoilà le labyrinthe helvétique à convergences, bifurcations (et pourquoi pas ? poteaux indicateurs de la Maison Müller-Schubert pour un Voyage (de fin) d'Hiver) sur les rives du Léman, qui se met

APPLAUDIR

L'AGENDA PAR LIEU

Belgique

Afficher

L'AGENDA PAR DATE

7 prochains jours
30 prochains jours
90 prochains jours

mars 2010						
<	m	m	j	v	s	>
22	23	24	25	26	27	28
1	2	3	4	5	6	7
8	9	10	11	12	13	14
15	16	17	18	19	20	21
22	23	24	25	26	27	28
29	30	31	1	2	3	4

PAR THÈMES

tournées
cycles thématiques
anniversaires
dates événements
jeunes talents
festivals
créations
ballet
opéra
récitals
musique pour chœur
musique pour piano
musique pour orgue
musique sacrée
musique de chambre
musique orchestrale
musique ancienne
musique baroque
musique classique
musique romantique
musique du XXe
musique contemporaine

À VENIR, DIRECTS ET CRÉATIONS

créations
tournées
jeunes talents
opéras
festivals

COMPTES RENDUS

Nous vous en parlions, nous y avons été :
Belgique
France
Autres pays

RECHERCHE ARCHIVES

Envie d'en savoir davantage, recherchez dans notre base archives, le thème qui vous inspire :

angers nantes opéra
CRÉATION
GALANTES SCÈNES
Librement adapté de ARIEUX POLI PAR L'AMOUR de Stravinsky
et de LA SERA À PADRONA de Pergolesi
Musiques additionnelles de Pergolesi, Cimarosa, Rameau, Corrette, Marriot, Guiller.
Direction musicale, sélection et arrangement des musiques de scène DANIEL CUILLER
Adaptation et mise en scène DIRK OPSTALE
© production Regal Théâtre 2010, Concerto Capriccio, Théâtre de la Manufacture de Nantes
ANGERS / GRAND THEATRE
LUNDI 1^{er}, MARDI 02, MERCREDI 03 MARS 2010
NANTES / THEATRE GRASLIN
JEUDI 25, DIMANCHE 28, LUNDI 29,
MERCREDI 31 MARS et JEUDI 1^{er} AVRIL 2010
Angers 02 41 24 16 40
Nantes 02 40 69 77 18

NOS PARTENAIRES

PUBLICITÉ

PROGRAMME
RÉSERVATIONS
INFORMATIONS
CLIQUEZ ICI

SYMÉTRIE
livres & partitions
Lettres de compositeurs à Camille Saint-Saëns
704 pages
Illustrations
PALAZZETTO BRU ZANE
CENTRE DE MUSIQUE ROMANTIQUE FRANÇAISE

ORCHESTRE DES PAYS DE SAVOIE
direction musicale
Nicolas Chalvin
09/10

VIDÉOS CLASSIQUENEWS
CHOPIN 2010

en place ! Au spectateur-auditeur-wanderer qu'est implicitement l'Archipélien de choisir son parcours dans cette installation – une forme de Hall qui mentalement doit reconstituer Le Sentier borgésien –, dont les « compositeurs » disent qu'il comporte « autant de stations où réfléchir à la recherche d'une solution au crime que « raconte » le récit d'espionnage borgésien».

Chercher

VISIONNEZ NOS
VIDÉOS EXCLUSIVES
POUR LE BICENTENAIRE 2010

Et la gueule...

Poussé à l'imaginaire via la culture du XXe, pourquoi ne pas également placer le spectacle « Ouvrages de gueule » que 2 chorégraphes (Prisca Harsch et Pascal Gravat) et un vidéaste (Keija Ho Kramer) installent le 20 mars au Théâtre du Grütli dans l'écho peut-être lointain d'un des romans les plus symboliques et forts de l'Allemagne du XXe, Doktor Faustus de Thomas Mann ? On se rappelle que le compositeur (inventé) Adrian Leverkühn avait signé le pacte faustien avec Mephisto, lui assurant des années de génie inspirateur mais le condamnant à la perte dans la folie. Et dans l'ultime chapitre, Leverkühn donne « la première audition » (un délire verbal, hors sens, pour les auditeurs) de son « Chant de douleur » : « ...il plaquait des accords dissonants ; en même temps il ouvrit la bouche comme pour chanter, mais seul un cri de douleur, demeuré à jamais dans mon oreille, s'exhala de ses lèvres. Il ouvrit les bras dans un geste d'étreinte, puis soudain, comme foudroyé, il tomba et glissa du tabouret sur le sol. » Ne pourrait-on voir en cette fin tragique le début d'une réflexion – ancrée dans l'histoire allemande des temps nazis, selon Thomas Mann – sur l'inarticulé (le cri), mais aussi, au-delà du désastre, le nouveau départ d'une possible écriture ? Qui serait, elle, fondée sur l'inarticulé, l'inharmonieuse absence de langage signifiant, le souffle, le geste à l'état brut. Deux auteurs allemands, hantés par la catastrophe historique de leur nation, ont ainsi commencé une œuvre à partir du constat de cette négativité absolue : Dieter Schnebel (né en 1930) et Helmut Lachenmann (né en 1935, auquel Archipel s'est particulièrement intéressé). Avec les « Maulwerke » (Ouvrages de gueule, dans les années 1970), Schnebel avait peut-être encore davantage scandalisé que Lachenmann, plus passionné par la (re)naissance du son instrumental, et s'était tourné vers le « corps (à l'état) pur, donc impur » (parce que diabolisable et sans transcendance). Le travail sur Schnebel désire traduire « par le corps et le souffle une musique notée comme une tablature articulaire, et le spectacle propose une double interprétation musicale puis dansée ».

« Dieu ! le fracas que fait un poète qu'on tue »

A l'inverse de cette origine bouleversée, si proche du néant, le concert du 23 mars réunit trois compositeurs autour d'une parole poétique, somptueusement articulée, à la fois universelle et enracinée dans la vie et le génie même d'un peuple déraciné, exilé ou opprimé. L'écrivain qui symbolise sans doute le mieux son peuple, par sa vie et son écriture, est le Palestinien Mahmoud Darwich (disparu brutalement en 2008, à 67 ans), et à côté du plus ancien « Upon Silence » de George Benjamin, inspiré par le message esthétique de son compatriote Purcell, deux compositeurs s'y affrontent à la parole du poète. Brice Pauset (né en 1965) tente « un portrait de Darwich, dont son Concerto II est le mouvement lent : il pose la question de l'écriture concertante dans un contexte de dialogue presque impossible et de l'empreinte culturelle propre à certains instrumentariums », selon le musicologue Philippe Albero, « âme pensante et écrivaine » du groupe Contrechamps dont l'ensemble orchestral et des solistes (conduits par Peter Hirsch) apportent ici leur contribution au Festival. (C'est leur 6e concert d'une saison qui marque par ailleurs, et de façon autonome, la vie musicale à Genève et bien au-delà...) Quant au 3e intervenant, Klaus Huber, né en 1924, « frère en esprit » de Bernd Alois Zimmermann dont il partageait les préoccupations éthiques, on n'est pas étonné de l'avoir vu consacrer en 2005 un Concerto de chambre (violoncelle, baryton, contreténor et 37 instruments) de grande ampleur à la poésie de M. Darwich. Ce musicien si attentif aux malheurs et aux espoirs du monde – telle est sa morale, religieuse et politique –, et ne négligeant rien de l'antériorité musicale – le Moyen-Age – comme d'une « géographie » de l'extra-européen, notamment moyen-orientale (instrumentarium arabe), prend aussi parti pour un poète voyant et persécuté au nom de son peuple. Il l'avait fait à propos d'Ossip Mandelstam, l'écrivain russe assassiné par le totalitarisme stalinien, et il reprend cette idée de soutenir à travers l'œuvre de Darwich « l'homme une fois encore exploité et humilié ».

L'infini turbulent de la chute

Vous avez dit espace descendant et inspiration picturale ou vidéaste ? Au commencement, était aussi l'expérience breughelienne dans la Chute des anges rebelles et surtout l'amère constatation du monde indifférent à Icare qui se noie, petit bouillonnement entre laboureur et navires du lourd commerce ralliant la sécurité du port... Autour du vidéaste Paolo Pachini, trois compositeurs immergent dans le tourbillon de ce que Michaux nomma, par expérience extrême des drogues une « Connaissance par les gouffres », au bord de « l'Infini turbulent ». Michael Jarrell, lui aussi élève de Klaus Huber, et très attiré par la peinture, est « chantre de la beauté idéale », tout en donnant en « Assonance IIIb » la sensation de cette série, « chaque nuit n'est qu'une trêve entre deux jours ». Martin Matalon, l'Argentin qui a évidemment été inspiré par l'univers de Borges et sa Bibliothèque Infinie, donne dans Tunneling un exemple de sa « luxuriance sonore », et Raphael Cendo dans Charge celui de ses « saturations furieuses ». Ici donc, trois visions « d'un archétype universel, l'idée de chute et trois Vanités, méditations sur le devenir de l'homme et sa fin certaine ». Ce concert du 22 est réalisé en co-production avec les Musiques Inventives d'Annecy (M.I.A., Philippe Moëgne-Loccoz), partenaires français d'Archipel, et donné à Annecy même.

Dans A travers le miroir, on « multiplie les perspectives et lignes de fuite, dans la théâtralité du geste musical et les strates de la réminiscence ». Un autre « jeune Argentin », Luis Naon, y propose donc un Speculum Memoriae (borgésien, peut-être ?) ; Pierre Boulez, dans l'optique valéryenne du Narcisse (« ô semblable et pourtant plus parfait que moi-même ») réinstaura le « dialogue de l'ombre double », entre clarinette et bande magnétique.

Quant à Tristan Murail, l'un des instaurateurs – avec Gérard Grisey et Hugues Dufourt – de la pensée « spectrale », ses Winter-Fragments opposent « l'immobilité glacée d'un lac gelé, l'éblouissement paradoxal et statique de la lumière hivernale, aux mouvements tourbillonnants de la neige soulevée par les rafales. Infinie lecteur, turbulence chaotique : la nature nous offre des modèles dont la complexité, surpassant l'entendement, ne peut s'appréhender que par l'imagination poétique. » (Ici donné à Annemasse le 24 sous la direction de William Blank ; rappelons que ces Winter-Fragments, et les 13 Couleurs du Soleil Couchant, avaient été enregistrés par Les Temps Modernes lyonnais, chez ACCORD 472 511. Et qu'un DVD avec travail du vidéaste H.Bailly-Basin, en avait été réalisé avec les M.I.A.). D'autres pièces des jeunes Adam Maor, Riyo Kojim, A. Servièrre, J.Bucchi et M.Garcia Vitoria voisinent en « fixé-live » avec 13 Couleurs de T.Murail, le 20 mars.

Les eaux murmurantes et les fleurs haut-parleurs

Et puis voulez-vous écouter « le murmure des eaux » ? Les jeunes compositeurs Ruben Abrahamyan (Arménie) et Miguel Farias (Chili) y rêvent sous la haute autorité de leur aîné François Bayle, dont une version octophonique de Jeita nous rappellera que le Français demeure un poète-fondateur. Jeita, c'est une grotte libanaise découverte à la fin des années 1960, et dont F.Bayle a fait un lieu magique de récréation sonore, qui a marqué l'évolution de la musique acousmatique. Comme l'écrivait Maurice Fleuret dès la parution de l'œuvre en 1970, ce « Murmure des eaux va suivre son cours tortueux dans le conscient et le subconscient, sculptant ici et là des objets de parfaite gratuité, semblables aux fleurs de pierre de la grotte, des concrétions dures obéissant à la plus exigeante rigueur. » Et pour évoquer les grands exemples, « Points-Lignes » rassemble 3 œuvres de Klaus Huber (dont un Kammerkonzert, « Intarsi », à la mémoire de Lutoslawski et en réminiscence de l'ultime concerto (K.595) de Mozart), un Ligeti (Melodien) et un Nono (Polifonica). Même, différent, prolongé, reproduit, « palimpsesté » (le jeu de grattage sur manuscrit qui peut rapporter gros du côté de l'imaginaire)... Tout cela et aussi George Crumb, Wolfgang Rihm, le Pierrot Lunaire en cabaret sous l'affiche schoenbergienne (l'ami du compositeur, Max Kowalski, en avait écrit un « double »)... Un Data, où percussions et électronique (de Xenakis et Grisey, de Hurel et Cendo ou Bedrossian –« distorsion du temps, ambiguïtés des timbres, oscillations à la frontière de la note et du bruit, architectures souterraines en strates ») ont tendance à faire Scratch. Ou encore, pour rejoindre la Nature mariée à la technologie, un Ec(h)osystème, installation où le jeune Colombien Daniel Zea avec ses 180 fleurs haut-parleurs fait des visiteurs de sa plantation « des insectes butinant les sons ». Pour mieux y trouver « l'absente de tout bouquet » ?



Genève et autres lieux. Festival Archipel. Genève (Plainpalais, Grütli, RadioSuisse Romande, Victoria Hall) ; Annecy, Annemasse (France, 74). Du vendredi 19 au dimanche 28 mars 2010. 20 événements, 13 concerts, 3 spectacles, 2 installations, 3 conférences, films. Information et réservation : Tél.: 041 22 329 42 42 ; www.archipel.org

Autres articles:

Genève. Festival Archipel 2009, Genève. Vendredi 20 mars Diotima : Lachenmann, Nono, Pesson. Installations S.Y.Pahc K.Rosenberger (01/04/2009)

Le mag international: notre sélection des événements en Europe (festivals, opéras, concerts, expositions, salons...) (

Genève. Festival Archipel, les 30 et 31 mars 2007. Trois couleurs de Dayer..., Dufourt. (07/04/2007)

Rechercher des sujets similaires:

[Festival Archipel](#)

[Enregistrer l'article dans votre liste personnelle - Voir mes articles](#)

[sauvegardés](#) (réservé aux membres du club)

LIVRE

■ **Un roman russe et drôle**
Catherine Lovey, Éd Zoé

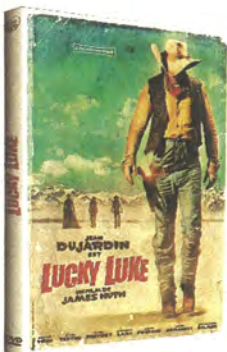


La fonte des espérances

Sur la trace d'un oligarque russe déporté dont elle veut faire un héros de roman, une jeune femme constate la débâcle de la Russie, vingt ans après la chute de l'URSS. Elle sera littéralement engloutie par le projet de livre qu'elle tente de réaliser en Sibérie, malgré les mises en garde de ses amis, dont les voix forment un fond sonore ironique et troublant. L'auteure décline en russe le mot perte, thème récurrent de son œuvre. Entre gueule de bois permanente et identité brouillée, la peinture d'une génération que «l'avenir a prise de vitesse». G.B.

DVD

■ **Lucky Luke** de James Huth



Caramba, encore raté!

On comptait sur ce *Lucky Luke* pour faire oublier toutes les adaptations médiocres auxquelles a eu droit le héros de Morris et Goscinny. Las! Malgré le sens visuel évident de James Huth et la présence de Jean Dujardin, il passe à côté de sa cible. Pire: il signe quelques-unes des scènes les plus ratées de ce début de siècle, comme le play-back d'Alexandra «Belle» Lamy. Et il faut de la bonne volonté pour trouver que les bonus du DVD atténuent cette impression de gâchis. M.N. Avec Jean Dujardin, Sylvie Testud, Michael Youn.

MUSIQUES D'AUJOURD'HUI

■ du 19 au 28 mars **Festival Archipel** Cinq lieux à Genève et Annemasse

Fort pour les oreilles



L'ENSEMBLE TM+, EN CONCERT D'OUVERTURE LE 19 MARS À 20H © Patrick Messina

15 concerts, 3 spectacles, 2 installations, 2 conférences... On nous annonce aussi que 85 ensembles et solistes interpréteront plus de 60 œuvres de compositeurs différents. Cela ne vous épate pas? Alors ajoutons que parmi ces œuvres, 27 sont des créations mondiales ou des premières suisses et que les auteurs viennent de 18 pays, que bon nombre ont moins de 40 ans. Parmi eux, 13 sont Suisses. Assez de chiffres? Encore une date: depuis 1992, Archipel suit l'évolution de la création contemporaine et emballe les foules toujours plus nombreuses grâce à ses programmations audacieuses et à ses prix tout doux. Un seul conseil: rendez-vous dare-dare sur le site pour faire votre programme. S.B.

www.archipel.org

PUB

Gratuit cette semaine

RANDONNÉE

Tous les dimanches, les mordus de la grimpe se donnent rendez-vous à 10h au terminus du bus 8 à Veyrier-Douane (départ à 10h05).

Un responsable de l'Association Genevoise des Amis du Salève (AGAS) attend les marcheurs par

tous les temps. Il n'y a pas d'inscription préalable. Selon le circuit choisi, une bonne condition physique s'impose: comptez de 5 à 8 heures de marche, dont 3 heures de montée avec 800 mètres de dénivellation.

Toutes les activités gratuites à Genève sur:
www.agendadegenève.ch

Papa prévoit tout!

Même le pire...



Si l'un de mes parents venait à disparaître ou devenait invalide, avec la rente FSMO je pourrais poursuivre mes projets d'avenir.

Rente jusqu'à 1000 frs par mois

Vous aussi, cotisez dès maintenant auprès de la Fondation FSMO.

FONDATION DE SECOURS MUTUELS AUX ORPHELINS SANS BUT LUCRATIF

orphelin.ch
022 830 00 50 FSMO



Festival Archipel 2010

Du 19 au 28 mars se déroulera à Genève le Festival Archipel. Cette année, les concerts, spectacles vidéos et chorégraphiques, installations sonores et films seront autant de variations autour des thèmes de l'identité et de la différence, de la reprise et du modèle. Le programme riche et varié permettra d'entendre aussi bien des créations que des classiques de la musique du XX^e siècle tels que le *Pierrot Lunaire* de Schoenberg, le *Maulwerke* de Schnebel, *Rebonds* de Xenakis, *Dialogue de l'ombre double* de Boulez, *Polifonica-Monodica-Ritmica* de Nono ou *Melodien* de Ligeti. Après la magistrale interprétation, lors de la Fête des Musiciens 2009 à Lausanne, de la version pour petit ensemble de *Die Seele muss vom Reittier steigen...* de Klaus Huber (à l'occasion de ses 85 ans), la même œuvre sera jouée à Archipel, mais dans la version originale avec grand ensemble. Trois autres œuvres de Klaus Huber, dont

le *Kammerkonzert* écrit à la mémoire de *Lutosławski*, ainsi que des œuvres d'autres compositeurs suisses seront jouées ou créées (voir notre rubrique « créations mondiales »). D'autres événements, dont la création de la nouvelle version, avec électronique, de *Treize couleurs du soleil couchant* de Tristan Murail, ainsi que le salon d'écoute acousmatique où Parmegiani et Bayle côtoient les jeunes créateurs issus de la HEM de Genève, enrichissent cette édition particulièrement diversifiée d'un Festival qui se caractérise entre autre par des prix très attractifs : des entrées entre 10 et 27 francs, un abonnement général à 100.- (75.- pour les réductions habituelles). Une incitation à la découverte, au dépassement et à l'émerveillement.

Laurent Mettraux

Site :
www.archipel.org



Carte blanche-rouge

Une tournée de concerts organisée par la SSMC

La Société Suisse de Musique Contemporaine organise, en coproduction avec des festivals et des organisateurs de concerts, une tournée qui aura lieu en partie ce mois de mars et en partie en novembre de cette année.

La SSMC est partie du constat que la relative méconnaissance réciproque des régions linguistiques de Suisse perdure et que, de ce fait, il est souvent plus facile aux compositeurs de se faire connaître en Uruguay, par exemple, que dans d'autres régions du pays. Pour remédier à cette situation, la Société Suisse de Musique Contemporaine a décidé d'entreprendre des démarches concrètes pour que les différents mi-

lieux suisses intéressés par la musique contemporaine se rencontrent et coopèrent.

C'est de là qu'est partie l'idée du projet « carte blanche-rouge ».

Deux ensembles, représentatifs de la Romandie et de la Suisse alémanique, ont été contactés pour un concert commun : l'ensemble genevois Vortex, collectif d'interprètes et de jeunes compositeurs qui s'est donné comme mission de faire connaître les tout nouveaux courants de la musique en portant l'accent sur la musique électronique, et l'ensemble bâlois Mondrian, qui pré-

sente un répertoire de préférence purement acoustique, dont également des œuvres classiques ou romantiques.

Chaque ensemble présentera des œuvres représentatives du large spectre de mondes sonores exploré par les compositeurs suisses de la jeune génération. Chacune de ces pièces possède son style propre et toutes se complètent, se réfléchissent mutuellement. La réunion de tous les musiciens, formant ainsi un ensemble composé d'un quintette à cordes, d'un hautbois, d'une guitare, d'un piano et de la percussion, permettra la création mondiale d'une œuvre écrite spécialement pour la circonstance.

Concerts

- Genève, Grande Salle de la Maison communale de Plainpalais, 25 mars 2010, 20 heures (dans le cadre du Festival Archipel de Genève)
- Bâle, Gare du Nord, 26 mars 2010, 18 heures (dans le cadre de l'IGNM Basel, sans les œuvres de Jaggi et Roth)
- Berne, chœur de l'église française, 29 mars 2010, 20 heures (dans le cadre du Festival L'art pour l'Aar)
- Aarau, salle 2 de la Kultur & Kongresshaus, 5 novembre 2010, 20 heures (dans le cadre de Gong)
- Zurich, Theater Rigiblick, 20 novembre 2010, 19 h 30

Programme

Œuvres de Mario Lorenzo, John Menoud, Nikolay Mihaylov, Daniel Zea Gomez par l'Ensemble Vortex, de Wanja Aloe, Martin Jaggi et Michel Roth par l'Ensemble Mondrian et une œuvre en création (BING) de Gérard Zinsstag, jouée par les deux ensembles ainsi que la voix de Martina Bovet sous la direction du compositeur.

Site : www.cartelblancherouge.ch



Classique

Archipel des miroirs

A Genève et en France voisine, le festival des musiques d'aujourd'hui explore le jeu des reflets entre références et copies, création et inspiration

«Même/différent». Pour son édition 2010, à suivre à Genève et en France voisine, le festival Archipel joue sur les oppositions «pour mieux dessiner les grands axes historiques de la musique contemporaine», explique son directeur Marc Texier. L'idée? Mettre en regard des pièces ou des compositeurs inspirés par une thématique commune. Parce que cette notion de «reprise» dessine le roulement immuable de la création et définit la nature inachevée de chaque œuvre humaine - «laissant aux générations suivantes la possibilité de la poursuivre en repassant sur les cicatrices des imperfections passées».

Ainsi du *Pierrot lunaire* de Schönberg, ce fondement de la modernité qui trouve écho dans un autre *Pierrot*, celui de son contemporain Max Kowalski, réorchestré pour l'occasion par Johannes Schöllhorn (Ensemble TM+, ve 19). Autre frontière musicale, celle qui sépare (ou rapproche) les facettes germaniques et latines de la Suisse. A l'affiche de la soirée «Carte blanche-rouge» (je 25), deux ensembles instrumentaux, l'un romand (Vor-

tex), l'autre alémanique (Mondrian), jouent sept compositeurs helvétiques qui interrogent le Röstigraben à l'aune de leurs propres travaux.

Contraste des tendances, lors de *Scratch Data* (di 21), en collaboration avec le Concours de Genève, qui explorera différentes perspectives de la percussion française dans des pages de Franck Bedrossian ou Gérard Grisey. Ou choc des époques avec le concert de Contrechamps, qui s'associe au Centre de musique ancienne du Conservatoire de Genève pour rendre hommage à Klaus Huber, compositeur «fasciné par le Moyen Age et toutes les musiques non tempérées», rappelle Marc Texier.

L'occasion est aussi donnée à la musique de se confronter à d'autres disciplines. La danse notamment, avec ce projet de la compagnie Quivala (tous les jours du sa 20 au di 28) qui propose une double interprétation sonore, puis chorégraphique, du fameux *Atemzüge* (*Souffles*) du compositeur Dieter Schnebel.

Côté vidéo, les compositeurs Raphaël Cendo, Martin Matalon et



Michael Jarrell unissent chacun leurs imaginaires aux images de Paolo Pachini dans *Chute(s)* (lu 22). «Un dispositif qui associe l'ensemble musikFabrik de Francfort à des écrans de six mètres de haut sur trois de large, décrit Marc Texier. La projection est basculée de 90° et on a l'impression que tout est en apesanteur, ou en chute permanente. Chaque volet du spectacle est une méditation sur la fin certaine de l'homme, une vanité au sens de la peinture baroque.»

Le concert de clôture, lui, longnera vers le cinéma et donnera à entendre la musique écrite par Carlos Grätzer sur deux films-cultes mettant en scène Sherlock Holmes (di 28). Au Victoria Hall de Genève, l'ensemble Sillages habillera de notes cette projection de *The Mystery of the Leaping Fish* (Tod Browning) et *Sherlock Jr.* (Buster Keaton).
Jonas Pulver

Genève. Maison communale de Plainpalais, rue de Carouge 52 et autres lieux. Du 19 au 28 mars. (Loc. 022/329 42 42, www.archipel.org).



PAOLO PACHINI

Date: 18.03.2010

LE TEMPS

Beilage Sortir

Le Temps
1211 Genève 2
022/ 799 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'506
Parution: 26x/année



N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 17
Surface: 88'746 mm²

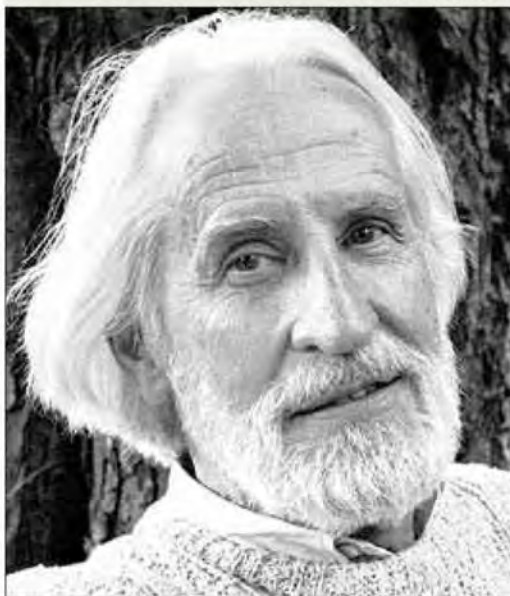
C. DAGUET _ EDITIONS HENRY LEMOINE



ISABELLE MEISTER



MAX NYFFELER



Ci-dessus, «Chute(s)».

*De gauche à droite:
Michael Jarrell, Frank Bedrossian,
Klaus Huber.*



Archipel, dix jours pour explorer les sons d'aujourd'hui sous toutes leurs coutures

Installations, concerts et spectacles rythment le festival genevois du 19 au 28 mars.

Vingt événements, 62 œuvres, dont 25 créations mondiales. Au festival Archipel, on aime les statistiques. Rien pourtant de rébarbatif dans cette manifestation joyeusement pluridisciplinaire où se mêlent installations, salons d'écoute, concerts, specta-

CONCERTS

cles et conférences à la gloire de la création musicale contemporaine. Du cabaret aux images sonorisées en direct, de la danse contemporaine à la musique

électroacoustique, Archipel brasse large entre Genève et la France voisine.

Cette année, le maître mot est «contraste», comme en témoignent les thèmes choisis par le programmeur Marc Texier: «même/différent», «dedans/dehors». Ainsi du concert d'ouverture, vendredi à la Maison communale de Plainpalais, *Pierrot serviteur de deux maîtres*, où l'on entendra d'abord le Pierrot lunaire de Schönberg, œuvre phare de la modernité (1912) aux allures de vrai-faux cabaret expressionniste, puis une partition de Max Kowalski sur le même texte, d'approche plus traditionnelle. Le tout saupoudré de

chansons de Kurt Weill, pour le plaisir.

Dans l'intense fourmillement d'événements d'Archipel, on ne manquera pas le concert de clôture au Victoria Hall, où la musique de Carlos Grätzer jouée en direct rythme deux comédies du muet inspirées par Sherlock Holmes, signées Todd Browning et Buster Keaton. Comment mieux achever cette enquête sur les sons d'aujourd'hui?

Luca Sabbatini

■ *Festival Archipel, du 19 au 28 mars dans différents lieux. Programme complet sur www.archipel.org. Rens. 022 329 42 42.*



Extrait du film «Chute(s)». A voir à Annecy le 22 mars. (P. PACHINI)

Date: 18.03.2010

L'Hebdo



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 48'562
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 85
Surface: 2'245 mm²

Pierrot lunaire

ARCHIPEL Alors que le *Pierrot lunaire* de Schoenberg est devenu une œuvre phare, celui composé deux ans plus tard par son ami Max Kowalski, en 1914, exprime de manière plus sage l'esprit du temps. Ces deux pierrots sont réunis à l'affiche, aux côtés de Kurt Weill, lors du concert d'ouverture du festival genevois Archipel. **o DR**

Genève. Maison communale de Plainpalais.
Ve 19, 20 h. Rens. 022 329 42 42.



«Dans la salle, on remarque toujours le silence»

GENÈVE • *Entretien avec l'un des interprètes de prédilection de Klaus Huber, compositeur à l'honneur du Festival Archipel qui débute ce soir.*



Le violoncelliste zurichois Walter Grimmer. DR

PROPOS RECUEILLIS PAR

BENOÎT PERRIER

«La musique n'a pas de persistance sans la transcendance», voilà le credo du compositeur suisse Klaus Huber. Cette figure singulière et mystique occupe une place importante dans la programmation du festival genevois de musique contemporaine Archipel, qui débute ce soir. L'octogénaire, présent pour l'occasion, est joué samedi 27 mars par l'ensemble zurichois Arc-en-Ciel – trois œuvres dont son *Concerto de chambre* de 1994 – et ce mardi par l'ensemble Contrechamps qui donnera *Die Seele muss von Reiter steigen...* («A l'âme de descendre de sa monture»). Cette œuvre inspirée par un poème du Palestinien Mahmoud Darwich a été créée par le violoncelliste zurichois Walter Grimmer, à qui elle est dédiée. Ce soliste de premier plan évoque pour nous le compositeur et sa pièce magistrale.

Vous avez noué de longue date une relation avec le compositeur Klaus Huber.

Walter Grimmer: Oui, je l'ai connu dès mes études au Conservatoire de Zurich. Je croisais dans les couloirs ce professeur de violon un peu marginal, dont on m'avait dit qu'il faisait de la composition. Plus tard



nous avons joué son premier quatuor avec le quatuor de Berne. Je lui ai aussi commandé une pièce pour violoncelle et piano et j'ai créé son trio avec clarinette basse, *Schattenblätter*.

Jusqu'à lui demander *Die Seele muss... que vous jouez mardi.*

Autour de 2000, je lui ai dit: «Tu as écrit un concerto pour piano, pour violon, pour alto. Il manque un concerto pour violoncelle!» Nous étions chez moi à Paris, l'idée lui a plu. Mais en définitive, ce n'est pas du tout un concerto, plutôt un concerto de chambre où le violoncelle tient le rôle principal. Huber est quelqu'un de tellement créatif qu'on ne peut rien lui proposer sans que ça ne prenne une autre forme!

Pour le texte, il a choisi un poème de Mahmoud Darwich – Huber est très ancré dans la musique, la philosophie et la poésie arabe. La pièce utilise

aussi des tonalités en tiers de ton, que j'ai dû apprivoiser pour l'occasion, même si je lui avais d'abord demandé de ne pas en inclure! (*il rit, ndlr*) Cela dit, j'ai révisé toute la partition avec lui et il a accepté la plupart de mes modifications.

Vous êtes le créateur de cette œuvre et vous l'avez souvent jouée depuis 2002, quel effet provoque-t-elle?

En tant qu'interprète, elle m'émeut à chaque fois. Je la trouve tellement intériorisée, et en même temps d'une telle intensité avec des parties très violentes. Dans la salle, on remarque toujours le silence à la fin de l'œuvre, une très longue écoute avant qu'on n'ose bouger.

Et en dehors de cette collaboration privilégiée, pouvez-vous évoquer des rencontres marquantes?

Pour les compositeurs, je dirais

Helmut Lachenmann: sa musique est si analytique qu'en musicien on est forcé de s'en approcher. J'ai joué son trio, son premier quatuor et sa pièce pour violoncelle, seul; j'ai beaucoup travaillé avec lui. Pour les musiciens, la rencontre avec mon maître, Maurice Gendron, a été bouleversante – j'ai d'ailleurs eu la chance d'éditer son testament artistique (*L'Art du violoncelle*, Schott). C'était pour moi la figure la plus marquante du violoncelle, l'idéal. On peut résumer ainsi son enseignement: beauté, clarté, vérité. I

> «L'Ame se souvient» (Huber, Benjamin, Pauset), Maison Communale de Plainpalais, ma 23 mars, 20h (présentation à 19h15) rés. Service Culturel Migros ou www.archipel.org

> L'œuvre de Huber seule est aussi jouée, lu 22 mars dans le cadre des concerts «une heure, une œuvre» de l'ensemble Contrechamps.

Archipel, un riche premier week-end

La dix-neuvième édition du «festival des musiques d'aujourd'hui» démarre ce soir avec un premier concert à la Maison communale de Plainpalais. Cette ouverture illustre le thème du modèle choisi cette année et l'une de ses facettes, celle de la confrontation de créations contemporaines avec des œuvres historiques. L'ensemble TM+ et la mezzo Sylvia Vadimova donneront donc le fondamental *Pierrot lunaire* de Schönberg (1914), allié à une première suisse du compositeur grec Alexandros Markéos qui utilise la même formation que le *Pierrot* (flûte, clarinette, piano, violon, violoncelle et voix). Demain, le Théâtre du Grütli accueille, lui, la première d'*Ouvrages de gueule* par la compagnie Qui-vala: des extraits d'une composition d'avant-garde de Dieter Schniebel datant des années septante, une partition graphique adaptée pour l'occasion pour voix et danseurs.

L'après-midi de samedi inaugurera une seconde face, celle de la nature comme source d'inspiration musicale. On aura ainsi l'occasion d'entendre des œuvres mixtes (pour instrument traité électroniquement ou instrument et électronique) de la classe de composition de la Haute Ecole de Musique de Genève. Dimanche enfin, cette première salve – avant la seconde semaine du festival – se conclut par un concert des percussionnistes lauréats du Concours de Genève 2009. Ils opposeront la musique «spectrale» de Gérard Grisey aux approches plus bruitistes de compositeurs français «qui montent», Raphaël Cendo et Frank Bedrossian. BPR

Tous événements à la Maison Communale de Plainpalais (52 rue de Carouge) excepté «Ouvrages de Gueule» au Théâtre du Grütli (☎ 022 328 98 78).

Rés: www.archipel.org

Date: 19.03.2010

LE TEMPS



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 799 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'506
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 31
Surface: 61'153 mm²



Trois jeunes danseuses aux prises avec une partition chorégraphique redéfinie chaque soir. ARCHIVES



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 799 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'506
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 31
Surface: 61'153 mm²

La danse dans un souffle

Festival Archipel débute ce soir à Genève. A l'affiche, «Ouvrages de gueule», un spectacle qui croise danse, respiration et vidéo

Marie-Pierre Genecand

Ouvrages de gueule. Le titre effraie certains, titille d'autres. Et pourtant ce spectacle de la compagnie genevoise Quivala ne se veut ni menaçant ni frétilant. Il exigerait plutôt du spectateur un intérêt éveillé, une disponibilité particulière à des expressions – danse, souffle et images – en perpétuelle redéfinition. Une curiosité dont témoigne depuis toujours le public d'Archipel, Festival des musiques d'aujourd'hui, qui débute ce soir à la Maison communale de Plainpalais à Genève. Premier concert, *Pierrot serviteur de deux maîtres*, une variation de l'Ensemble TM+ sur le *Pierrot Lunaire* de Schönberg.

Demain, ces *Ouvrages de gueule* donc, qui annoncent quelques rugissements sur la scène du Grütli. La partition, tout d'abord. Les *Maulwerke*, de Dieter Schnebel, sont considérés comme des monuments de l'avant-garde musicale des années 1970. Le principe? Des compositions basées sur la respiration et proposées en combinaisons libres par le musicien allemand. «Cette partition de souffles est très forte, elle ne laisse personne indifférent», assure la danseuse Prisca Harsch, qui, avec Pascal Gravat, a choisi dans ce corpus *Atemzüge* comme pièce support de leur travail dansé.

Sur le plateau, trois souffleurs, trois danseuses. «Les plus spectaculaires ne sont pas forcément les interprètes du mouvement», sourit Prisca Harsch. Car les souffleurs (Vincent Barras, Tamara Bacci et Dorothea Schurch) impressionnent dans la maîtrise physique de

ces «réservoirs d'articulations et postures phonatoires». Poumons et diaphragmes, surtout, sont sollicités et, comme l'observe Tamara Bacci, «tout part d'actions simples – respirer, bouger la langue et les lèvres – qui d'ordinaire n'exigent aucune préparation. Ici, pour rendre la respiration intelligible comme activité phonétique, il faut une prise de conscience de chacune des articulations.»

.....
«Il n'est pas question du souffle comme effort, mais du souffle comme inspiration»

Rigueur, donc, sur le plan physique avec cette idée que «chaque son est un geste». Mais liberté sur le plan de la production avec une marge d'interprétation des différentes annotations. «Cette liberté, nous l'avons étendue à la danse», détaille Prisca Harsch. Avec Pascal Gravat, ils ont dirigé trois jeunes danseuses dans un processus aléatoire de composition. «Les danseuses ont improvisé une grande séquence de mouvements que l'on a divisée en 27 modules. Chaque soir, l'ordre de ces modules est tiré au sort, si bien que les danseuses, en plus de déchiffrer une partition différente à chaque représentation, doivent retrouver l'organicité des mouvements alors que les gestes ne s'enchaînent pas logiquement.»

Pourquoi un tel casse-tête? «Parce que Dieter Schnebel est un

artiste jusqu'au-boutiste qui n'a reculé devant aucun obstacle», répond Prisca Harsch. «On a voulu trouver la même audace en danse, en cherchant la liberté dans l'extrême concentration.»

Le bénéfique, pour le spectateur? «Une réflexion sur la création. Qu'est-ce qu'on saisit, qu'est-ce qu'on construit à partir de rien?» ébauche Prisca Harsch. «Et aussi, le fait réjouissant que les explorations gratuites et subversives des années 1970 sont toujours possibles.» Concernant le décor, *Ouvrages de gueule* s'appuie sur une muraille mobile composée de panneaux en bois superposés. Une façade trouée d'un écran rond qui accueille les projections vidéo de Keija ho Kramer. «Une sorte de hublot dans lequel défilent des images de ventres qui se soulèvent, de papiers pêle-mêle et de visages détaillés», décrit Prisca Harsch. «En fait, l'ambiance de plateau équivaut à un laboratoire de tous les possibles, une recherche ample qui fusionne les disciplines et invite le spectateur à rêver sur le thème du souffle. Il n'est pas question du souffle comme effort, mais comme inspiration.»

Ouvrages de gueule,
jusqu'au 28 mars
au Théâtre du Grütli, à Genève,
022/328 98 78, www.grutli.ch

Festival Archipel, jusqu'au 28 mars,
www.archipel.org

FESTIVAL ARCHIPEL
Notre sélection de spectacles
SUR INTERNET
www.sortir.ch



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 799 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'506
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 31
Surface: 61'153 mm²

Dieter Schnebel, un compositeur outre-frontières

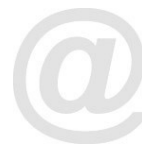
L'œuvre, comme l'homme, cultive l'art du frottement, de l'intersection. Parallèlement à ses activités de compositeur, qui l'ont mené aux confins de l'avant-garde et de la controverse dans l'Allemagne d'après-guerre, Dieter Schnebel a été pasteur, même une fois achevées ses études de musicologie. «A l'époque d'*Atemzüge*, Schnebel explorait la dimension théâtrale du son, explique Marc Texier, directeur du Festival Archipel. Jusqu'à produire des ouvrages qui ne contiennent plus de musique notée, mais dans lesquels les bruits parasites d'une représentation théâtrale ou dansée constituent l'aspect sonore du spectacle.»

Dans les pages d'*Atemzüge*, Dieter Schnebel n'a pas transcrit les sons de

manière traditionnelle. Il s'agit d'articulations réunies sur une tablature, comme celle d'un luth ou d'une guitare, où l'on note les mouvements des doigts et les cordes sur lesquelles il faut presser. Marc Texier: «C'est une partition de gestes, d'où l'idée pour des chorégraphes de s'en servir comme d'un substrat.» Plus concrètement, la partition procède d'un langage totalement inventé: schémas des cordes vocales, du pharynx, du dos de la langue ou du palais, agrémentés de quelques annotations rythmiques. «Cela permet aux danseurs de matérialiser leur fantasme du souffle comme origine de tout, comme processus permettant de passer de l'immobilité au mouvement.» **Jonas Pulver**

Date: 19.03.2010

LE TEMPS



Online-Ausgabe

Le Temps SA
1211 Genève 2
022/ 799 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Internet
Type de média: Presse journ./hebd.
UUpM (source: netmetrix): 100'000

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436

festival archipel vendredi
19 mars 2010

La danse dans un souffle

Marie-Pierre Genecand

«Ouvrages de gueule», un spectacle de la compagnie genevoise Quivala qui croise danse, respiration et vidéo. (Isabelle Meister)



Archipel, Festival des musiques d'aujourd'hui, débute ce soir à Genève. A l'affiche, «Ouvrages de gueule», un spectacle qui croise danse, respiration et vidéo
Publicité

Ouvrages de gueule

. Le titre effraie certains, titille d'autres. Et pourtant ce spectacle de la compagnie genevoise Quivala ne se veut ni menaçant ni frétilant. Il exigerait plutôt du spectateur un intérêt éveillé, une disponibilité particulière à des expressions – danse, souffle et images – en perpétuelle redéfinition. Une curiosité dont témoigne depuis toujours le public d'Archipel, Festival des musiques d'aujourd'hui, qui débute ce soir à la Maison communale de Plainpalais à Genève. Premier concert, Pierrot serviteur de deux maîtres, une variation de l'Ensemble TM+ sur le Pierrot Lunaire de Schönberg.

Demain, ces

Ouvrages de gueule

donc, qui annoncent quelques rugissements sur la scène du Grütli. La partition, tout d'abord. Les Maulwerke,

de Dieter Schnebel, sont considérés comme des monuments de l'avant-garde musicale des années

1970. Le principe? Des compositions basées sur la respiration et proposées en combinaisons libres par

le musicien allemand. «Cette partition de souffles est très forte, elle ne laisse personne indifférent»,

assure la danseuse Prisca Harsch, qui, avec Pascal Gravat, a choisi dans ce corpus

Atemzüge

comme pièce support de leur travail dansé.

Publicité

Sur le plateau, trois souffleurs, trois danseuses. «Les plus spectaculaires ne sont pas forcément les interprètes du mouvement», sourit Prisca Harsch. Car les souffleurs (Vincent Barras, Tamara Bacci et Dorothea Schurch) impressionnent dans la maîtrise physique de ces «réservoirs d'articulations et postures phonatoires». Poumons et diaphragmes, surtout, sont sollicités et, comme l'observe Tamara Bacci, «tout part d'actions simples – respirer, bouger la langue et les lèvres – qui d'ordinaire n'exigent aucune préparation. Ici, pour rendre la respiration intelligible comme activité phonétique, il faut une prise de conscience de chacune des articulations.»

Rigueur, donc, sur le plan physique avec cette idée que «chaque son est un geste». Mais liberté sur le plan de la production avec une marge d'interprétation des différentes annotations. «Cette liberté, nous l'avons étendue à la danse», détaille Prisca Harsch. Avec Pascal Gravat, ils ont dirigé trois jeunes danseuses dans un processus aléatoire de composition. «Les danseuses ont improvisé une grande séquence de mouvements que l'on a divisée en 27 modules. Chaque soir, l'ordre de ces modules est tiré au sort, si bien que les danseuses, en plus de déchiffrer une partition différente à chaque représentation, doivent retrouver l'organicité des mouvements alors que les gestes ne s'enchaînent pas logiquement.»



«Ouvrages de gueule», d'après Dieter Schnebel, mêle les disciplines et la pédagogie.

LIONEL CHIUCH

I l fallait oser. Confronter des enfants de 7 à 12 ans à l'œuvre d'un compositeur allemand de l'avant-garde des années 60 relève du pari un peu fou. C'est probablement ce qui a motivé Prisca Harsch quand elle s'est lancée dans son projet pédagogique.

En amont du spectacle *Ouvrages de gueule*, conçu avec Pascal Gravat, la chorégraphe a initié six classes des écoles des Palettes et des Pâquis au travail de Dieter Schnebel. «Les enfants sont ouverts, commente-t-elle. Très vite, ils ne se posent plus la question de savoir s'il s'agit ou non de musique.»

Il est vrai qu'avec le créateur d'*Atemzüge*, on franchit allègrement les frontières de l'expérimental. S'il partage avec Artaud sa démarche incantatoire, le compositeur né en 1930 à Berlin s'est toujours davantage pré-occupé du souffle que de la voix. Sans doute une manière, pour cet ancien théologien, de

continuer à pister Dieu.

Expériences collectives

Après une première étape didactique, les élèves ont travaillé sur l'inspiration et l'expiration. «Puis nous avons inventé des signes afin de créer des sons et aussi des partitions, explique Prisca Harsch. C'était très ludique et ils ont vite compris ce que les signes donnaient en termes de son.»

Cette «mise en bouche» a débouché sur un atelier consacré à la danse. «Je ne leur montrais aucun mouvement, poursuit la chorégraphe. L'idée, c'est qu'à partir de petits exercices, ils peuvent créer du mouvement. Ce dernier peut être initié par la peau, le regard, une intuition.» Les élèves se sont ensuite consacrés à un travail de composition. «Ils ont réalisé des séquences de mouvements, note encore la jeune femme. C'est quelque chose qui rejoignait vraiment Dieter Schnebel et les expériences collectives des années 60.»

Quant au spectacle qui se donne dès samedi soir au Grütli, «il s'agit une pièce avec un processus aléatoire de l'intérieur», précise Prisca Harsch. «Une production très particulière, ajoute Pascal Gravat. On a fait appel à de jeunes danseuses mais aussi à de nombreux corps de métier.»

Ouvrages de gueule s'articule en effet autour d'un axe pluridisciplinaire. Avec de la danse, du théâtre, de la musique et de la vidéo. Mais aussi des rôles, des chants, des cris... Et du souffle, bien sûr, puisqu'il en faut et que tout part de là.

«On essaye d'être très clairs sur les enjeux, conclut la chorégraphe. Ce qui nous intéressait également, c'était de questionner au présent cette pièce qui a 40 ans.»

■ *Ouvrages de gueule*, dans le cadre du Festival Archipel. Au Théâtre du Grütli. Du 20 au 28 mars. Rés. 022 328 98 78.



La Tribune de Genève SA
1211 Genève 11
022/ 322 40 00
www.tdg.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 56'333
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 28
Surface: 7'817 mm²

Archipel, c'est reparti!

FESTIVAL

Le rendez-vous printanier de musique contemporaine a démarré hier soir. Suite des festivités ce week-end.

La fin de semaine musicale se déclinera sur des partitions d'aujourd'hui, avec le festival Archipel qui vient d'ouvrir ses portes hier à la Maison communale de Plainpalais (MCP). Les installations des *Sentiers qui bifurquent* de Julier, Lavorel et Wohnlich, et d'*Ec (h) osystème* de ZEA rythmeront quotidiennement la manifestation jusqu'au 28 mars. Ce week-end, elles se profilent à 16 h à la MCP, avant les concerts une heure plus tard. Samedi, ils débiteront avec

Fixé/Live, cinq créations d'élèves de la HEM de Genève, inspirées du langage électronique de Tristan Murail. Puis au Grütli à 20 h, ce sera au tour d'*Ouvrages de gueule*, un spectacle chorégraphique de Prisha Harsch et Pascal Gravat sur les *Maulwerke* de Dieter Schnebel, de prendre le relais (*lire nos éditions d'hier*).

Dimanche, à 17 h à la MCP, *Scratch Data* s'imposera comme panorama de la percussion française (Xenakis, Cendo, Grisey, Hurel et Bedrossian) avec les lauréats du Concours de Genève 2009. Tout s'achèvera avec un retour sur *Ouvrage de gueule* au Grütli à 19 h. (sbo)

■ **Renseignements et location:**
022 319 61 11.



Genève

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 8'766
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 16
Surface: 9'984 mm²

INSTALLATION SONORE (GE)

Le Bio cultive ses sons

Bribes de discours disjoints, grincements de bobines, défilement de pellicule dans le projecteur... Singulier, cet environnement sonore accueille depuis une semaine le public des salles Bio à Carouge (GE) et Zinéma à Lausanne, avant que ne démarre le film. L'expérience se poursuit encore deux semaines et pourrait s'étendre à d'autres salles romandes.

Auteur de cette bande-son d'avant-projection, le compositeur genevois Pierre Thoma travaille régulièrement pour la radio et des festivals (Archipel, Fureur de lire, Moments musicaux d'Aarau). Souvent en extérieur, le musicien propose des installations sonores qui se fondent dans le décor. Son matériau de base, capté *in situ* et remixé, va du broyeur de déchets à la machinerie à vapeur en passant par des voix et bruits naturels. La dernière

idée de Pierre Thoma lui est venue en fréquentant le Bio, explique Patricia Dumont, exploitante de la salle inscrite au patrimoine architectural genevois. «Il est tombé amoureux du lieu et nous a soumis son projet. Il est venu enregistrer les moteurs dans la cabine de projection et les voix des cinq personnes qui travaillent ici. On se reconnaît... du moins par quelques intonations.»

Le public, lui, réagit-il? «Non, mais au moins il ne se plaint pas!» s'amuse la programmatrice. «Il faut dire que dès les premiers rayons du soleil, ce n'est plus la grosse affluence.» Discrète, et voulue ainsi, l'intervention sonore de Pierre Thoma a le mérite de proposer un autre son que celui, tonitruant, de la pub, véritable cauchemar des salles obscures.

RODERIC MOUNIR



Quand le souffle s'incarne

GENÈVE • Au Théâtre du Grütli, dans le cadre du Festival Archipel, la compagnie Quivala propose «Ouvrages de gueule». Une exploration maîtrisée de l'univers de Dieter Schnebel.



«Ouvrage de gueule»: une histoire de souffle. ISABELLE MEISTER

Un être humain souffle, et se meut. La première activité implique d'ailleurs la seconde: il ne saurait y avoir de respiration sans déplacement. Armée de ces points de départs aussi minimes que fondamentaux, la compagnie Quivala adapte jusqu'à dimanche le compositeur allemand Dieter Schnebel, dans le cadre du Festival Archipel, au Grütli, à Genève. Avec *Ouvrages de gueule*, elle embrasse une œuvre radicale des années 1970 mobilisant un répertoire d'articulations vocales. Trois corps et trois voix qui se prêtent au jeu, l'essai est transformé.

Le souffle ouvre les feux. Face public, vêtus de noir, la danseuse Tamara Bacci, le poète sonore Vincent Barras et la chanteuse Dorothea Schürch halètent, inspirent, hoquent, soupirent. Ils rient, hyperventilent ou s'étouffent. Tout commence pourtant avec de seules expirations coordonnées, mais déjà l'assemblage de ces briques infimes fait musique. Certes, la scénographie et, surtout, la présence des trois interprètes

font beaucoup pour «lier» ce qu'ils présentent au spectateur. Il n'en demeure pas moins que de ces explorations respiratoires, une dramaturgie se fait jour.

Quand les danseuses investissent le plateau, les «souffleurs» les accompagnent, circulent parmi elles, leur servent de pivot. Les gestes des premières s'articulent autour de modules assez simples. On croit les surprendre en répétition: à dessein le mouvement n'est pas complètement investi, les déplacements sont détendus. La danse est encore subordonnée au souffle et, par le «flou» de la première, on perçoit mieux la cohérence des sons et la précision des trois vocalistes.

Après un ultime baroud sonore, les danseuses sont seules, à chacune un registre chorégraphique et un physique (Marthe Krummenacher, explosive lolita, Stéphanie Bayle, urbaine gracile et Raphaële Teicher, souple maturité). Comme les musiciens, elles construisent avec des bribes minuscules

Date: 23.03.2010

LE COURRIER
L'essentiel, autrement.

Genève

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 8'766
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 16
Surface: 28'158 mm²

les, répétées, modifiées, assemblées. A nouveau, on se régale que «si peu» de matériel produise tant d'effet. Le pari du spectacle de «montrer la fabrique» (souligné par des projections du travail de répétition) est réussi quand le spectateur, cherchant à percer les motifs employés, glisse son regard dans les interstices de la chorégraphie. Etonnante proposition que ces *Ouvrages* jusqu'au-boutistes dont l'assistance sort en souriant; une réussite qui doit tout à un rigoureux travail de mise en scène et à une interprétation intense et janséniste. Gravissant les escaliers du Grütli, le public respirait différemment. BENOÎT PERRIER
«Ouvrages de Gueule», Théâtre du Grütli, jusqu'à dimanche. Horaires et rés: ☎ 022 328 98 78, www.grutli.ch

Date: 24.03.2010

LE COURRIER
L'essentiel, autrement.

Genève

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 8'766
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 16
Surface: 6'170 mm²

MUSIQUE CONTEMPORAINE

Miroirs helvètes à Archipel

Le festival Archipel se poursuit et présente demain une affiche 100% suisse. Les jeunes ensembles Vortex et Mondrian – respectivement romand et alémanique – unissent leurs forces et présentent des compositeurs helvètes. Une pièce qui évoque, justement, Mondrian, côtoiera, entre autres, une composition basée sur *Bing* de Samuel Beckett. Une occasion de relever les compteurs et de mesurer la vitalité de la nouvelle musique suisse. Ce soir à Annemasse, l'ensemble Namascae et l'ensemble contemporain du Conservatoire de Lausanne donnent un programme autour de l'idée de miroir. Le clarinettiste Yugi Noguchi jouera avec son «double» enregistré dans une œuvre de Boulez, tandis que *Speculorum Memoria* de l'Argentin Luis Naón (qui enseigne à Genève) mobilisera plusieurs sortes de reflets dans une grande composition pour orchestre. BPR *A Travers le Miroir*, me 24 mars, 20h30, Château Rouge, Annemasse, billetterie www.archipel.org. *Carte blanche-rouge*, je 25 mars, 20h, Maison Com. de Plainpalais, 52 rue de Carouge, billetterie: Service culturel Migros.



Le Temps
1211 Genève 2
022/ 799 58 58
www.letemps.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 45'506
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 31
Surface: 18'089 mm²

Critique: Concert de l'Ensemble Contrechamps au Festival Archipel

Klaus Huber, poète des interstices

Parmi les musiciens en scène, deux instruments que l'on nomme violoncelle. Corps de bois tenus entre les genoux. Archets dans la main gauche. Cordes frottées. Des frères? Presque. A la verve du violoncelle moderne répond la verdeur du violoncelle baryton, cette sorte de gambe tombée dans l'oubli à la fin du XVIIIe siècle.

Deux opinions de timbre pour un même territoire sonore; avec *Die Seele muss vom Reittier steigen...* (A l'âme de descendre de sa monture...), concerto de chambre pour solistes et 37 instruments, le compositeur suisse Klaus Huber raconte le dialogue des ressemblances et l'entre-voix des conflits – la partition puise dans les mots du poète palestinien Mahmoud Darwich. Mardi à la Maison communale de Plainpalais, dans le cadre du Festival Archipel de Genève, l'Ensemble Contrechamps et le Centre de musique ancienne du Conservatoire plongeaient aux racines de cette œuvre écrite en 2002.

Klaus Huber a toujours re-

vendiqué son statut d'artiste engagé. Né à Berne en 1924, chrétien et humaniste, il se nourrit d'un large spectre de positions esthétiques, du mysticisme aux musiques arabes en passant par le Moyen Age. Ce pédagogue émérite compte parmi ses élèves un éventail multiple de tempéraments: Brian Ferneyhough le rythmicien, Kaija Saariaho la lyrique, ou le maître d'estampe Michael Jarrell.

«Que peuvent offrir la poésie, l'art, dans un cas de conflit extrême?» s'interroge Klaus Huber. Un vers posthume de Darwich, lu en avril 2002, met ses convictions en résonance. «A l'âme de descendre de sa monture et de marcher sur ses pieds de soie.» Au commencement, l'ondulation des gongs. Ample comme les chants du large, une menace de cuivres fait gronder la rumeur, frémissante sous les archets des cordes, fugace dans le souffle d'une flûte, jusqu'à prendre la gorge des instrumentistes dans un rôle rauque. Plus tard, la voix fluide et acrobate du contre-ténor Kai Wessel dira

la prière d'une femme aux nuages, le bien-aimé immobile, le sang sur ses vêtements.

Il y a chez Klaus Huber un instinct de l'enveloppe sonore qui sait solidariser les pupitres sans les priver de leur individualité. Le chef Peter Hirsch, précis mais discret, en fait son parti pris. Parfois, on lui voudrait plus de poigne. Au moins laisse-t-il le champ libre au violoncelle (la belle implication de Walter Grimmer) et à son double baryton (Max Engel).

Après les dernières déflagrations de l'ensemble instrumental, les deux solistes se sondent mutuellement. Interrogent la même note, comme pour s'accorder. Un écart demeure. Un tiers de ton (délibéré) à peine perceptible qui reste en travers des veines. Tension insoluble? Il faut s'y plonger encore un peu, patiemment. Trouver, dans cette irréductible altérité des êtres, un équilibre singulier. Un interstice de beauté, qui offre un refuge aux poètes. **Jonas Pulver**

Festival Archipel, jusqu'au 28 mars.
www.archipel.org

Date: 25.03.2010

L'Hebdo



L'Hebdo
1002 Lausanne
021/ 331 76 00
www.hebdo.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Magazines populaires
Tirage: 48'562
Parution: hebdomadaire

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 95
Surface: 1'726 mm²

ARCHPEL

Pianos percussions La formation du concerto de Bartok revisitée par les compositeurs Wolfgang Rihm et George Crumb, deux géants. Genève. Maison de la Radio. Ve 26, 20 h.

Huber et Nono Œuvres instrumentales engagées et expressives pour orchestre et violoncelle. Genève. Maison communale de Plainpalais. Sa 27, 20 h.

Dr. Sherlock et Mr. Holmes Les films de Tod Browning et Buster Keaton revisités en musique par Carlos Grätzer. Genève. Victoria Hall. Di 28, 17 h.

Genève

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 8'766
Parution: 6x/semaine



N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 16
Surface: 15'121 mm²



CINÉ-CONCERT

Sherlock Holmes résout Archipel

Le festival genevois de musique contemporaine se termine en beauté. Après la magie de George Crumb (vendredi) et un hommage au Suisse Klaus Huber (samedi), dimanche laisse la place au cinéma et au détective le plus célèbre de la littérature. Ce sont des versions muettes et burlesques qui seront projetées au Victoria Hall: le *Sherlock Jr.* de Buster Keaton (1916) et le *Mystère du poisson volant* de John Emerson (1924). Dans un cas comme dans l'autre, le locataire de Baker Street est «décalké», qu'il s'agisse du projectionniste de Keaton qui se rêve enquêteur ou du Coke Ennyday joué par Douglas Fairbanks et dont l'attrait pour les

narcotiques (à l'instar du Sherlock d'origine) colore jusqu'au nom. Le compositeur franco-argentin Carlos Grätzer (également réalisateur) a composé une bande-son pour ces deux jalons du muet que l'ensemble brestois Sillages jouera en première suisse. Pour écrire, il explique avoir repris cette maxime –élémentaire?– de Buster Keaton: «La surprise est l'élément principal, l'insolite notre but et l'originalité notre idéal.» Le mystère s'épaissit et l'on se réjouit de connaître le fin mot de l'histoire. BPR/DR

**«Dr Sherlock/Mr Homes»,
di 28 mars, 17h, Victoria Hall.
Rés. Alhambra, Grütli, Arcade
d'information municipale.**

Date: 29.03.2010

LE COURRIER
L'essentiel, autrement.



Genève

Le Courrier
1211 Geneve 8
022/ 809 55 66
www.lecourrier.ch

Genre de média: Médias imprimés
Type de média: Presse journ./hebd.
Tirage: 8'766
Parution: 6x/semaine

N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436
Page: 2
Surface: 3'831 mm²

GENÈVE

Fréquentation en hausse pour Archipel

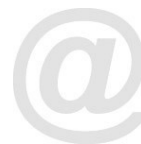
Les organisateurs du festival des musiques d'aujourd'hui Archipel ont le sourire. La manifestation de dix jours, qui s'est terminée hier à Genève, a attiré environ 3000 personnes, soit près de 500 festivaliers de plus que lors de l'édition 2009. Le concert final, présentant deux créations du compositeur argentin Carlos Grätzer, a rassemblé 650 personnes, a expliqué hier le président du festival Archipel Marc Texier. En moyenne, les événements proposés par la manifestation ont connu un taux de remplissage de 80%. ATS



20min.ch/ro

20 minutes SA
1001 Lausanne
021/ 621 87 87
www.20min.ch/ro

Genre de média: Internet
Type de média: Presse journ./hebd.
UUpM (source: netmetrix): 159'000



N° de thème: 831.40
N° d'abonnement: 1086436

Genève

28 mars 2010 20:30; Act: 28.03.2010 20:32

Print

Fréquentation en hausse pour le festival Archipel

Les organisateurs du festival des musiques d'aujourd'hui Archipel ont le sourire.

La manifestation de dix jours, qui s'est terminée dimanche à Genève, a attiré environ 3000 personnes, soit près de 500 festivaliers de plus que lors de l'édition 2009.

Le ciné-concert final, présentant deux créations du compositeur argentin Carlos Grätzer, a rassemblé 650 personnes, a expliqué dimanche le président du festival Archipel Marc Texier. En moyenne, les événements proposés par la manifestation ont connu un taux de remplissage de 80%.

Selon M. Texier, un public de musique classique, qui avait tourné ces derniers temps le dos au festival, est revenu cette année. Le thème de cette 18e édition tournait autour «du même et du différent». Il a été décliné lors de 16 concerts et spectacles, dont 27 créations mondiales ou premières suisses.

(ats)

Revue dissonanz dissonance n° 110 juin 2010

Contrastes, ascèses :

Festival Archipel 2010, Genève



1 Jean Keraudren, Eric Daubresse et Luis Naón
 © Isabelle Meister

2 Peter Hirsch (direction), Kai Wessel (haute-contre) et
 Max Engel (violoncelle baryton) lors du concert
L'âme se souvient © Isabelle Meister

Ouvrages de gueule, 20 au 28 mars, Cie Quivala au Théâtre du Grütli

Ce 20 mars, un boulier géant, une main sur un dos en projection murale, des minces tuyaux qui pendent du plafond. « Ouvrages de gueule » saisit d'abord par son dispositif, sa boîte à malice. On pensait s'assoir pour assister à un spectacle au théâtre du Grütli et nous voici dans un couloir à regarder des danseurs jouer avec l'aléatoire. Soudain la paroi tirée par des hommes et des cordes se referme sur nous, avale le spectateur pour lui faire découvrir un autre espace, celui plus habituel du gradin et de la scène. Il est déjà question de déglutition, de respiration, d'extrême concentration et de décontraction. Les trois diseurs de *Atemzüge*, partition d'onomatopées de Dieter Schnebel, entrent en scène. Tamara Bacci, Vincent Barras, Dorothea Schürch donnent une dimension personnelle à cette partition mythique de l'avant-garde des années 1970, tirée des *Maulwerke*. Trois silhouettes noires qui se relaient, se donnent à entendre, agissent en échos

et en strates, offrant la deuxième couche de ce spectacle exigeant. Après la très belle esthétique de l'installation, nous voilà dans la performance, gorgée d'acuité et de résonances. Tout en respectant la stèle de non-texte, le socle de bruissements, les performeurs laissent sourdre quelques émotions bien à eux. Bientôt ils sortent pour céder leur place aux danseuses. Stéphanie Bayle, Raphaëlle Teicher et Marthe Krummenacher présentent une sorte de répétition virtuose où le souffle devient corps mouvementé, corps séquencé, corps graphique. Un narrateur arrive : il leur donne des ordres de plus en plus absurdes qui augmentent encore les torsions et les marches aléatoires. Quand tout s'arrête, on semble ne plus appréhender le réel de la même manière, tant Prisca Harsch et Pascal Gravat se sont emparés d'un nouveau champ. Et malgré la fragmentation du propos et des images, ils ont insufflé un regard très contemporain et mouvant sur l'œuvre de Dieter Schnebel. Lorsque l'on brouille les genres avec ce niveau-là de maîtrise et cette application scénographique, on ne peut que combler même le spectateur exigeant. Les objets, les images, les corps et les souffles deviennent presque îles. **Alexandre Caldara**

Scratch Data, dimanche 21 mars, Yu-Ying Chang, Duo Durupt

Scratch Data offrait un large panorama de la percussion française de la fin des années 1980 à aujourd'hui. Il permettait aussi d'entendre les lauréats du Concours de Genève 2009. Étonnant, le contraste entre la silhouette frêle de Yu-Ying Chang et la puissance du son des grosses caisses dans *Rebonds* de Iannis Xenakis. Elle jongle avec pudeur entre les éclats et la suspension. On la retrouve en duo avec Rémi Durupt pour *Stèle* de Gérard Grisey, l'autre classique de ce programme. Une écoute des spectres

fascinante qui démarre par le frôlement d'un monde en papier, puis, subrepticement, lui frappe avec densité alors qu'elle frôle et multiplie. Bien qu'écrit en 2009, les *Interstices* de Philippe Hurel pour piano et trois percussions semblent se situer dans un héritage de Grisey en mode plus contemplatif. Les développements minutieux permettent d'apprécier une tonicité douce. La pièce de Franck Bedrossian *Edges* qu'il vient d'écrire permet à Rémi Durupt aux percussions et son frère Laurent Durupt au piano de présenter un duo assez théâtral. Le piano devient une caisse à résonances ouverte à tous les doigts et aux baguettes. Le compositeur passe sans vergogne du ragtime délirant à la foule des sons frémissants. *Scratch Data* de Raphaël Cendo n'aura pas pour rien baptisé l'ensemble du concert. Tant ce jeune compositeur semble avoir écouté ses aînés pour en faire autre chose et pour jouer sur les codes. L'usage de l'électronique permet d'introduire des aspérités, de réinjecter des défauts, des taches. Autant de caprices et de bornes qui permettent à Rémi Durupt d'affirmer un son très ample. Les tentacules lentes précèdent les frappes luxuriantes, les collages incongrus de sons vont jusqu'au délire. On passe du free-jazz à la musique industrielle presque outrancièrement. On pense aux précurseurs de ce type de laboratoires comme le guitariste Derek Bailey. Les pièces de Bedrossian et Cendo ont permis d'entrer dans le futur décomplexé de l'écriture pour percussions. **Alexandre Caldara**

L'âme se souvient/Die Seele erinnert sich, mardi 23 mars, Ensemble Contrechamps

Le concert de l'Ensemble Contrechamps s'articule autour de l'usage des instruments anciens dans un idiome contemporain : George Benjamin réunit l'ancien consort des violes pour accompagner la

chanteuse de *Upon Silence* (1990), Brice Pauset convoque un petit orchestre baroque, avec clavecin, pour accompagner la percussion solo dans *Concerto II — Exils* (2005), et Klaus Huber mêle les instruments baroques (dont un théorbe) aux instruments modernes dans *Die Seele muss vom Reittier steigen* (À l'âme de descendre de sa monture, 2002) écrite pour contre-ténor, violoncelle solo, baryton solo et 37 instrumentistes. L'écriture raffinée de Benjamin tente de faire revivre la sensibilité de l'époque de Purcell, visant l'homogénéité à travers une écriture harmonique très maîtrisée et le lyrisme de la partie vocale (Isabelle Henriquez, mezzo-soprano, s'y montre appliquée mais peu convaincante). La pièce de Pauset, qui joue sur la relation entre sauvagerie et délicatesse que l'on trouvait déjà dans les *Indes galantes* de Rameau, se présente de façon plus dialectique : l'opposition des sons rudes de la percussion et de ceux plus délicats des instruments baroques ; mais comme le dit le compositeur, « les hiérarchies sous-jacentes (...) sont vite malmenées dans ce concerto : les beaux instruments marquetés de notre victorieux âge baroque se révèlent vite porteurs de sombres présages, tandis que la percussion se dévoile, *in fine*, prometteuse de puretés inattendues ». On reste toutefois sur notre faim, tant les sons, les gestes et les différenciations de timbre semblent corsetées par une discursivité tendue, hachée, se renouvelant peu, plus conceptuelle peut-être que véritablement sensible (François Volpé, percussion, nous a paru très à son affaire). Il se trouve que cette œuvre, deuxième partie d'un triptyque à venir, est inspirée par la poésie de Mahmoud Darwich, grand poète palestinien disparu récemment, figure emblématique d'un peuple contre lequel les Israéliens ont retourné leur propre exclusion passée. Les mots, ici, n'émergent pas à l'audition, mais

innervent la partition secrètement. Chez Huber, la poésie de Darwich est parlée et chantée, en arabe et en français (ou en allemand). Cette utilisation de la langue arabe, celle aussi des échelles de la musique traditionnelle, avec leurs intervalles en tiers de tons, a suscité un certain débat, le compositeur jordanien Saad Haddad s'insurgeant contre la trahison de ce qui fait l'essence même de la culture arabe, due notamment à des contre-sens graves quant à la prosodie et à l'utilisation des matériaux musicaux. Le métissage des cultures produit forcément des malentendus. S'il est vrai que certains éléments d'écriture sont trop naïvement empruntés, la pièce de Huber atteint toutefois une dimension spirituelle intense, comme si le compositeur tentait de reprendre le dialogue entre Européens et Arabes tel qu'il existait au Moyen Âge, avant que l'Église catholique ne lance ses croisades et ses inquisitions.

Die Seele est une œuvre méditative, dans laquelle l'auditeur est appelé à vivre le sens même des paroles de Mahmoud Darwich dans le son, non comme une délectation esthétique, comme la prise de conscience ou la révélation de son contenu de vérité ; la douceur est ici le masque de la révolte. Les textures statiques en tiers de tons, animées de l'intérieur, l'extraordinaire lyrisme des trois solistes, qui usent également de micro-intervalles, cette constante suspension du temps, qui aiguise la sensibilité, dessinent un parcours de l'intériorité où résonne le drame de tout un peuple, et la résistance farouche de celui qui, dans le plus « sombre tunnel », perçoit encore « l'ivresse de la lumière, la lumière du papillon ». Le public ne s'y est pas trompé, qui a longuement applaudi un compositeur presque béat, mimant le geste de l'envol. Lorsque les œuvres parviennent à cet équilibre d'une construction totalement

maîtrisée et d'une expression sensible aussi intense, et lorsqu'elles renvoient à quelque chose d'existentiel, elles établissent instantanément une communication forte avec le public, qui en perçoit toute la nécessité. Belle leçon pour un compositeur qui n'a jamais cessé d'arpenter des voies nouvelles en prenant des risques, et pour qui la musique est un message mettant en jeu notre condition présente tout en essayant d'accomplir les utopies (ou devenues telles) du passé.

La lecture de quelques textes de Darwich, lus en français et en arabe par Abdellatif Laâbi, poète marocain ayant pu connaître dans sa chair le sens du mot répression, précédait l'exécution de l'œuvre. Si les trois solistes, qui connaissent bien la partition de Huber pour l'avoir interprétée maintes fois, sont tous les trois merveilleux (Kai Wessel, Walter Grimmer et Max Engel), les musiciens de Contrechamps et les nombreux étudiants de la HEM de Genève (dont certains du Centre de Musique Ancienne) se sont montrés à leur hauteur sous la direction inspirée de Peter Hirsch, lequel a donné à l'œuvre un souffle presque épique, nous tenant en haleine de la première à la dernière note.

Philippe Néri

Carte blanche-rouge, jeudi 25 mars, Ensemble Mondrian/Ensemble Vortex

Entre Suisse allemande (l'Ensemble Mondrian) et la Suisse romande (l'Ensemble Vortex), le jeudi soir offrait un intense programme d'environ deux heures présentant les œuvres de sept compositeurs, dont beaucoup encore en début de carrière. On salue la ferveur des musiciens. Une méditation suspendue chez Michel Roth, *verinnerung* (2002-2003), et qui ose, notamment dans la ténuité insistante de l'introduction, demeurer dans l'immobilité suffisamment longtemps pour intriguer l'oreille. On est

un peu déçu de la partie centrale, par contre, faite de gestes languissants, et où le discours musical semble un peu s'affaïsser, mais tout rentre dans l'ordre, la suspension retrouvée cette fois-ci en rythmes figés, à la fin de la pièce. La seconde pièce, *Soleil noir* (2007), de Wanja Aloe offre un geste, c'est le moins qu'on puisse dire, ample — un trio à cordes ininterrompu de vingt minutes, qui se laisse relativement bien découper en parties, ou moments, dont la richesse interne varie de l'indéniable à l'incertain. Des moments de plénitude d'accord stupéfiante, où, au-dessus de l'intense tissu sonore, les harmoniques naturelles peuvent être savourées en miroir du jeu des voix fondamentales. A certains moments, par contre, on se demande si la forme ne se délite pas un peu. Les différents moments de l'œuvre, clairement différenciés, s'annoncent, puis se combinent, se superposent, s'entrechoquent pour former un discours dramatique qui pourrait sans doute gagner en force et en concision. La première partie se termine sur une œuvre de Martin Jaggi, *Plodon* (2007), qui touche au but. Clarté et imagination sont au rendez-vous, pour une pièce qu'on entend directement : influences du jazz perceptibles et une sensibilité harmonique qu'on perçoit dès les premières notes. Un geste déchirant ouvre la pièce et, petit à petit, des éléments se mettent en place pour ensuite se combiner : élégance d'une forme qui se montre d'entrée pour peu à peu mener l'auditeur, par l'écoute, à travers un développement de la pensée musicale. Après le premier entracte, *gris 257* (2010) d'Andréas Stauder. De petits gestes construisent un espace sonore qu'on entend fragile, prêt à retomber dans le silence. Les gestes s'élèvent à peine, mais se défont presque aussitôt. Rares sont les lignes continues et l'oreille est invitée à sentir ce tissu exister toujours à peine. L'harmonie qui émerge de ces

gestes, renforcée par la richesse de résonance de la contrebasse, se révèle la principale accroche dans une forme qui renonce à tout drame, à toute théâtralité : lieu d'un lyrisme voilé, fugitif. Juste après, chez Johann Treichel (*Lachrimae*, 2008), catapultage en bonne et due forme : les lumières s'éteignent et la seule pièce entièrement électro-acoustique de la soirée est également la seule, probablement, qui assume ouvertement une puissance « romantique » (la note mentionne Bruckner et Mahler comme inspirations, en plus d'être une « réinterprétation électroacoustique » de Dowland). Espaces cosmiques ou océaniques, comme on voudra, qui parviennent à associer le doux et le piquant, l'intime et le grandiose. La salle assombrie de la maison communale de Plainpalais est alors investie dans toute sa hauteur (une installation entourant le public permet d'exploiter la dimension spatiale des sons) par de grands mouvements mêlant abstraction et sensualité. *Tra le due Terre* (2010) de Carlo Ciceri se déploie sur un fond sonore constant, quasi monochromique, se démarquant ainsi des autres pièces. Une sonorité rock expérimentale assumée et des espaces graves très riches (contrebasse et guitare basse, le tout amplifié) qui contrastent, même si c'est au final peut-être pour les masquer, des gestes d'essoufflement répétés : aucune impulsion ne se déploie, aucune acmé ne vient. La forme demeure dans un état non pas « d'avant l'explosion », comme on pourrait s'y attendre, mais d'une sorte d'après, paysage morbide dopé aux amplis. Enfin, comme une certaine lassitude à l'écoute de *Bing* (2009-2010) de Gérard Zinsstag, sur le texte de Samuel Beckett. Les outils sont beaux, mais cela ne s'envole pas (ou trop, d'ailleurs, si on veut un « à-plat » radical dans la même veine que l'écrivain), et la forme globale, quoique respectant peut-être la linéarité

beckettienne et l'errance, ne retranscrit pas le halètement et la tension radicale de ce texte aussi concentré que méconnu. Vingt minutes, c'est bien plus qu'il n'en faut pour lire le texte de Beckett, et, au vu de cette écriture non ponctuée, on aurait plutôt désiré une frénésie mécanique ou alors un dépouillement *vraiment* loquaceux. Jérémie Wenger

2 / 2 = 1, vendredi 26 mars, Ensemble Makrokosmos

Un concert dont, malgré la formation quasi identique (deux pianos et deux percussions, en hommage à Bartók, avec amplification pour la pièce de Crumb), on aurait presque plutôt souligné dans le titre la disparité, plutôt que l'unité : de Wolfgang Rihm, *Schrift-um-Schrift* (1993-2007) à George Crumb, *Music for a Summer Evening* (1974), il y a en effet plus qu'un pas ! Et autant on ressent dans la première pièce une grisaille morne et essoufflée, autant la seconde ne se comprend pleinement que dans le contexte décomplexé d'une Amérique hippie des années septante. « Pour moi la musique n'existe que comme matière vivante. C'est pour cela que je n'ai jamais tenté de concevoir la musique comme une suite de signes en quelque sorte quantifiables mais plutôt comme une transmission d'énergie, comme un flux d'énergie, comme la transgression d'une barrière », écrit Rihm. Cette énergie, en tout cas dans cette pièce, ressemble plus à celle qu'on s'imagine dans la vie de l'académicien que dans l'artiste inspiré. Comme de juste, chaque mouvement, chaque geste, chaque impulsion sont aussitôt brisés, l'entier de la pièce formant une sorte de montée graduelle, un très vague crescendo, pile d'objets trouvés, épars, qui reviennent de temps à autre. A l'opposé, chez Crumb, l'idée de la fresque grandiose et méditative sur l'histoire de la musique ne résout pas complètement le problème de la forme

et du discours musical, qui suit assez clairement la mode du « rituel » statique par blocs qui alternent de manière assez prévisible. C'est à n'en pas douter encore (plus de trente ans après !) un vent d'air frais que d'avoir un peu d'humour en musique, même si on aimerait que les flûtes en modes grecs, le pentatonisme, les instruments africano-sino-tibétains, l'organe inopiné des percussionnistes (grand moment de vocalité recueillie pour François Volpé et Sébastien Cordier, qui jouent leur rôle d'invocateurs archaïques avec autant de talent qu'ils bravent l'aridité virtuose des plaines rihmiennes) et les extraits du *Clavier bien tempéré* de Bach soient *plus* que le grand musée de l'occidental pris entre l'ennui hédoniste et l'intellectualité post-anthropologique. **Jérémie Wenger**

Points / Lignes, samedi 27 mars, Arc-en-Ciel – Ensemble für zeitgenössische Musik der Zürcher Hochschule der Künste

Panorama évolutif sous la baguette de William Blank, pour ce concert Points / Lignes, qui traverse cinquante ans de recherche musicale en cinq œuvres : Luigi Nono, *Polifonica-Monodica-Ritmica* (1951), György Ligeti, *Melodien* (1971), Klaus Huber, *Transpositio ad infinitum* (1976), *Kammerkonzert « Intarsi »* (1993-1994), *In Nomine — ricercare il nome...* (1999), pour les reprendre dans leur chronologie. Ouverture avec les deux pièces plus courtes de Huber, *In Nomine* et *Transpositio*, enchaînées l'une à l'autre. La première, peu mouvante, déploie des harmonies assez curieuses, tissées progressivement par de petits mouvements aux instruments. On se laisse surprendre par le geste déchirant du violoncelle à l'ouverture de *Transpositio*, qui laisse place à un discours somme toute assez spéculatif et erratique (la pièce, commandée par Rostropovich, est composée sur le nom de Paul Sacher : thème sur le

nom de famille, quatre passages lyriques où les lettres prénom dictent des modes de jeu) qui obéit toujours à cette tension irrésolue entre le désir, mille petits élans réitérés, et une impossibilité qui brise et fait retomber le discours sans cesse, n'autorisant au final qu'une sensibilité désenchantée en dissimulation constante. On salue la performance de Karolina Öhman, qui a su nous plonger avec précision et autorité dans ces tourments.

Polifonica-Monodica-Ritmica, d'un Nono alors encore étudiant chez Maderna, inquiète : restera-t-on dans l'ascèse hibernienne ? Mais, dès le milieu de la pièce, le discours sériel adouci dans la partie plus lente se laisse surmonter par la sensibilité du compositeur, donnant lieu à des sonorités cristallines inattendues. La conclusion, plus musclée, est également un bel exemple du jeu entre créativité et contraintes, dans lequel on sent le désir d'expression et d'impact lutter à l'intérieur de l'extrême rigueur de langage de cette époque. Avec Ligeti, on passe à une plénitude et une linéarité bien plus épanouies, sans que le jeu s'arrête : la recherche musicale, ici toujours entre les impératifs ascétiques et le désir d'immédiateté, peut être ressentie à chaque instant de ce petit chef-d'œuvre : les jeux de timbres, de rythme, l'irruption d'une harmonie forte, l'ingénuité ironique opposée à l'élan authentique, la variété imaginative d'un discours en équilibre sur la limite entre le sérieux et le léger. Enfin, le *Kammerkonzert* de Huber, admirablement interprété par Sergei Kiselev, offre une perspective plus réjouissante du compositeur. L'espièglerie mozartienne, expurgée de sa mondanité, vient égayer et alléger le discours avant-gardiste, qui se permet alors des gestes clairs, quoique toujours bien sûr brisés, où l'on peut entendre, à travers le prisme de l'errance du XX^e siècle, la joie d'alors, aujourd'hui éthérée et monastique. **Jérémie Wenger**

Salons d'écoute, 23-27 mars, Centre de Musique Electroacoustique – HEM de Genève, Luis Naón et Jean Keradren *Dedans / Dehors*, vendredi 26 mars

Parmi les diverses installations et performances proposées par le festival Archipel, les quotidiens « salons d'écoute » permettaient de découvrir les productions acousmatiques de jeunes compositeurs formés entre autres à la HEM de Genève, ainsi qu'un « classique » de la musique électroacoustique, à l'image de la séance du 26 mars, qui présentait les œuvres de Núria Giménez-Comas, Javier Elipe et Bernard Parmegiani. La pièce pour bande *Dedans-Dehors* de Bernard Parmegiani a donné son nom à l'un des deux axes thématiques du festival qui, selon les termes de son directeur Marc Texier, était dédié aux productions sonores interrogeant le rapport entre art et nature. L'œuvre de Parmegiani —originellement composée sur bande en stéréo— était interprétée par Luis Naón qui procédait à une spatialisation du son par projection sur huit canaux. Cet effet de spatialisation ainsi que l'exploration des contrastes entre sons naturels et artificiels étaient également exploités dans les pièces de Javier Elipe (*Etude électronique*) et Núria Giménez-Comas (*Tardor transfigurada*). La première se composait de sons enregistrés dans une table de piano puis traités électroniquement, tandis que la seconde était constituée de sons naturels et de sons synthétiques ; toutes deux jouaient —à un niveau différent— sur le contraste ou la zone d'indistinction qui séparait ces sons. Enfin, l'utilisation particulière de l'architecture propre au théâtre, par une « mise-hors-scène » des performeurs —leur présence au milieu du public brisant l'effet de frontalité attendu— profilait un espace dépeuplé, sorte de double visuel de la spatialisation musicale. **Aurore Lüscher, Omar Hachemi**

Vallée / Nuage, Samedi 27 mars

Sous l'égide de Luis Naón et Jean Keraudren, le salon d'écoute a révélé ce samedi au petit cercle d'auditeurs des espaces inconnus. Après une pièce sensible de Lucinda Cimmino, *Résonances de réminiscences* (2010), dans laquelle des sons quotidiens, chargés de souvenirs, sont employés pour construire une syntaxe de résonances et de reliefs plutôt intimiste, les *Wörte* (2009-2010) de Tigran Stambultsyan ouvrent un espace sonore colossal et tridimensionnel qui permet de construire la forme musicale, ici en trois mouvements, à la fois dans l'espace et dans le temps : la recherche de Stambultsyan se situe en effet sur cette crête du progrès technologique où on rêve (et où on travaille d'arrache-pied) à réaliser une musique « holographique », qui donnerait aux objets sonores un volume réel perceptible par les auditeurs. La pièce est composée directement sur huit canaux, et bien qu'on ne dispose pas dans la salle des moyens techniques de l'IRCAM, il est déjà clairement possible de ressentir, par exemple, des sons traversant la salle de part en part, ou tournant autour du public, avec, hors des « grands » sons, toute la ribambelle des « petits » objets sonores qui apparaissent à un lieu où un autre, sur la gauche, derrière, en haut, etc., et qui font envisager un futur théâtral, voire même opératique, pour la musique électro-acoustique. De plus, ce n'est pas seulement au niveau technologique que *Wörte* se fait remarquer : il y a là un réel investissement du temps musical, une dramaturgie à la fois abstraite et directe, sous-tendue par une créativité au niveau de la matière même des sons. On retrouve autant le sublime des romantiques devant la nature, dans l'ampleur enveloppante des sonorités et l'usage des séries harmoniques (une caractéristique partagée avec la pièce suivante) et la complexité frémissante et étrange-

ment moderne des passages plus directement « électro ». En comparaison, le Denis Smalley, *Valley flow* (1991-1992), paraissait presque hédoniste dans la linéarité des gestes et l'aspect plus uniforme de la technique.

Jérémie Wenger

Ec(h)osystème, 19 au 27 mars, Daniel Zéa

Tout au long du festival Archipel, au sein de la maison communale de Plainpalais, l'installation *Ec(h)osystème* disposait discrètement des lieux : un espace sonore tissé de bruits aux origines naturelles doublait l'architecture intérieure. Interpellé par ces sonorités marécageuses dès son entrée dans le bâtiment, le visiteur découvrait progressivement un réseau de haut-parleurs qui, de proche en proche, le conduisait au noyau technique du dispositif. C'est à l'étage que se trouvait l'appareil central, le fétiche, au contact visuel duquel le sens de l'installation devenait transparent. Brut dans sa facture, les circuits à l'air, l'appareil ne présentait rien d'esthétique en soi (si ce n'est par l'effet « muséifiant » de son exposition). Et pourtant, la rencontre avec l'appareil constituait le moment esthétique par excellence puisqu'elle impliquait — par le dévoilement du fonctionnement technique — l'appréhension du caractère ouvert de l'œuvre. L'appareil est relié à un réseau de senseurs atmosphériques réceptifs à la lumière, à l'humidité et à la température, ce qui se traduit par une constante interaction du dispositif avec son environnement. Selon les inflexions atmosphériques, les sonorités émises par le dispositif varient sur le plan de la hauteur, de la fréquence et de l'intensité sous l'effet de douze « granulateurs » qui opèrent la synthèse des sons enregistrés dans le jardin de l'abbaye de Royaumont (lieu où était initialement disposée l'installation qui s'intitulait

alors *Orejas de Mosca*). Selon le concepteur du dispositif — Daniel Zéa — *Orejas de Mosca* induirait « la mutation de notre perception humaine en perception d'insecte ». Par le cheminement du visiteur au sein du dispositif — de l'interpellation sonore jusqu'au dévoilement de la technique — le dispositif se substitue à l'appareil perceptif sonore du visiteur et l'entraîne vers cette métamorphose sensorielle évoquée par Zéa.

Omar Hachemi

Sentiers qui bifurquent, 19 au 27 mars, Pauline Julier, Xavier Lavorel, Francine Wohnlich

Installation acoustique de Xavier Lavorel présentée dans la maison communale de Plainpalais selon une scénographie de Pauline Julier et un livret de Francine Wohnlich basé sur Jorge Luis Borges, *Sentiers qui bifurquent* proposait l'expérience d'un récit enchevêtré de par sa dissémination dans l'espace. Le visiteur qui prend place dans un des cinq fauteuils dispersés dans la salle est entouré de trois haut-parleurs suspendus au plafond, un directement en face de lui et un du côté de chaque oreille, tous à hauteur de tête, diffusant les voix de Nicolas Chapoulier, Jeanne de Mont et Claude Thébert. Quatre autres haut-parleurs, plus grands ceux-ci, sont disposés à chaque coin de la salle. Une fois assis, on remarque que les autres participants se trouvent dans une position identique : le visage dans l'obscurité et les jambes fortement éclairées par une lumière zénithale. La base du récit — qui se développe sur les cinq premières minutes d'écoute — est unanimement partagée. Puis brusquement le récit se diffracte en plusieurs pistes narratives — différentes pour chaque auditeur — lesquelles sont autant de possibles issus d'une base commune. Si, au niveau de la structure abstraite du récit, cette démultiplication

Verstehen – welcher Horror!

«VRRUCKT» – ein Minifestival zum
 75. Geburtstag Jürg Wyttensbachs:
 Dampfzentrale Bern (12. – 14.3.2010)

des pistes narratives se fait sur le mode de l'arborescence, au niveau concret de la réception, elle relève plutôt de l'enchevêtrement. En effet, chaque participant, englobé par sa sphère sonore spécifique composée des voix des trois protagonistes diffusées par les trois haut-parleurs, est aussi exposé aux pistes narratives voisines : les sphères interfèrent, induisant une appréhension partielle et subjective des multiples potentialités narratives.

La polyphonie propre à cette interférence des sphères narratives (intersphérence des possibles ?) participe d'une combinatoire poétique. Les multiples voix, qui se confondent et fusionnent en une masse indifférenciée (à la manière des discussions hétérogènes qui animent un café), laissent par instant pressentir un ordre mystérieux, comme si elles étaient orchestrées selon les lois d'un contrepoint secret. Quant à l'effet poétique de la polyphonie, le visuel n'est pas en reste. La disposition asymétrique des fauteuils rappelle celle d'un hall d'hôtel ; aussi chaque participant, au centre de sa sphère, procure-t-il par sa présence corporelle un ancrage aux trois voix, d'autant plus que son visage est plongé dans l'obscurité, selon les codes du film noir en accord avec l'atmosphère générale du récit. En définitive, la masse sonore des voix indifférenciées, fond sans visage, appelle une écoute flottante prompte à s'amarer sur un mot saillant qui entraînerait à sa suite les corps et ses possibles.

Omar Hachemi, Aurore Lüscher, Federico Sartorio

Zwischen den beiden Polen des abgrundtiefen Ernstes und des abgrundtiefen Humors erstreckt sich das Feld, auf dem Jürg Wyttensbach seine Werke platziert. Ihre humoristisch verfärbten Texte, deren Zerstückeln und collageartiges Zusammensetzen, Wortspiele, sowohl im Französischen, Schriftdeutschen wie Mundartlichen und der farcenhafte Einbezug des Szenischen ziehen seine Kompositionen ins Komische. Dennoch tritt der ernste Untergrund immer wieder hinter der faszingsbunten obersten Schicht hervor. Die *Trois chansons violées* für eine singende Geigerin und das *Lamentoroso* für eine Sängerin und sechs Klarinetten enden in nachdenklich melancholischer Beklommenheit. Diese Doppelbödigkeit kennzeichnet Wyttensbachs Kompositionen, wie sie auch das Werk seines literarischen Vorbildes und Pendants, François Rabelais, bestimmt. Beim Schlussapplaus fragt man sich dabei etwas konsterniert: Dois-je rire ? Dois-je pleurer ?

In den siebziger Jahren handelte sich Wyttensbach mit Happenings im Fluxus-Stil den Ruf des «Klavierzerstörers» ein. Er galt als Enfant terrible, als einer jener Schweizer Komponisten, welche ohne alle Scheu mit den Traditionen im Kultur- und Konzertalltag brachen. Ihn als Provokateur in eine Ecke der musikalischen Kreation zu zwingen, wäre jedoch ein Vergehen. Nebst allen Sprachverulkenungen und geradezu irritierend textnahen szenischen Umsetzungen prägt ein avantgardistischer Zugriff im Musikalischen Wyttensbachs Kompositionen: Seine Begabung für das kompositorische Handwerk steht über allem. Die Musik ist eigentlicher Kern und Ausgangspunkt, Begründung und Ergebnis des Szenisch-Komischen.

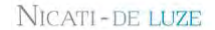
Wyttensbachs permanent verfremdete Verknüpfung von Bodenständigem und

Burleskem kam am Gargantua-Abend des Minifestivals «VRRUCKT – 75 Jahre Jürg Wyttensbach» besonders zur Geltung. Die Idee für eine «(spöttische) Sportoper» und «(sportliche) Spottoper» nach Texten von François Rabelais hat Wyttensbach schon lange mit sich herumgetragen, umgesetzt hat er das Libretto-Typoskript *Hors jeux* jedoch bis heute nicht. Hingegen beutete er es über die Jahre aus, indem er verschiedene Teile als Einzelkompositionen verwendete. Für die Aufführung von sieben dieser Gargantua-Nummern in der Dampfzentrale Bern und in der Basler Gare du Nord schrieb Wyttensbach zwei Kompositionen und bzw. neu: *La guerre des andouilles / Es geht um d'Wurscht!* für zwei Rap-Perkussionisten und Chor sowie *Die gefrorenen Schreie / Les paroles gelées* für Chor, vier Solostimmen, Klarinetten, Wasser-Gongs und zwei Dirigenten. Das Konzert in der Dampfzentrale zeigte, wie fruchtbar Wyttensbachs Vertonung der Rabelais-Texte aus den fünf Büchern über den Riesen Gargantua ist, die er eigenhändig ins Deutsche und Schweizerdeutsche übersetzt hat. Der folkloristische Inhalt fügt sich in Wyttensbachs Kompositionen mit den Mitteln der harten Schmitte und Collage zusammen. Er ist zwar simpel und unmittelbar verständlich, zugleich aber auch abstrakt und unfassbar. Als Wyttensbach einmal Luis Buñuel zitierte, um Beethovens Musik zu kommentieren, hätte er ebenso gut seine eigenen Gargantua-Kompositionen meinen können: «Verstehen – welcher Horror!» Wyttensbachs Präsenz als Dirigent auf der Bühne ist oft lobend erwähnt worden. Der Gargantua-Abend des Festivals zu Ehren des in Basel lebenden Komponisten zeigte dieses Talent sehr eindrücklich. Unter seiner Leitung sprachen die beiden neu komponierten Werke unmittelbar an. Der Chor der Ehemaligen des Gymnasiums Bern folgte dem betriebsamen Komponisten in den heiklen

Subventions institutionnelles



Mécènes et soutiens



Partenariats



coproducteurs

